

2024-2025

Master 1 – Etude sur le Genre

Prendre conscience

Formes d'expression et perceptions des masculinités chez les jeunes militants insoumis.

Huc-Lhuillary Constance

Sous la direction de
Gaillard Edith

Membres du jury

Gaillard / Edith | maître de conférences en sociologie à l'université de Bretagne Occidentale

Lechaux / Bleuwenn | Maîtresse de conférences en science politique à l'université Rennes 2

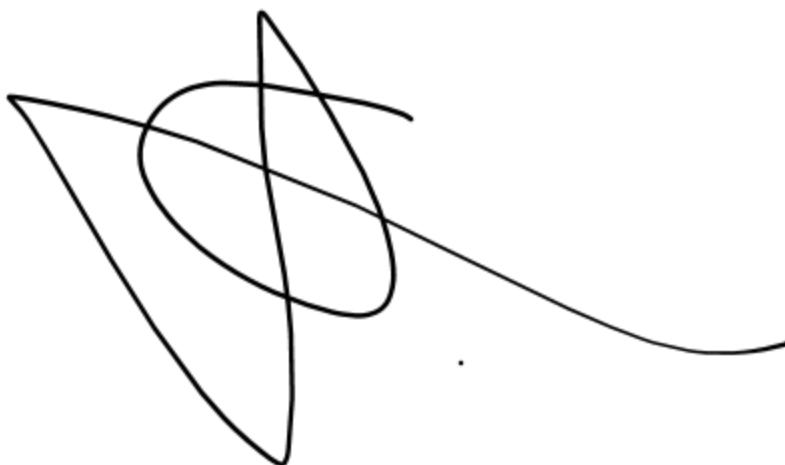
Soutenu publiquement le :

08 septembre 2025

ENGAGEMENT DE NON PLAGIAT

Je, soussignée Constance Huc-Lhuillary.....,
déclare être pleinement consciente que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'internet, constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée. En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire ce rapport ou mémoire.

Signature :



Remerciements

Avant toute chose, je tiens à remercier ma directrice de mémoire, Edith Gaillard, qui a su m'éclairer et m'aider à produire ce travail, que ce soit dans la définition de mon sujet, ma recherche de terrain ou dans l'écriture. Je tiens également à remercier les participants à cette enquête, qui se sont investis pendant une, deux voire trois heures pour répondre à mes questions. Enfin, je souhaite remercier Isis, Romane, Lilia, Arthur, Nour, Jo et Alexia pour avoir su m'accompagner tout au long de l'année dans cet exercice et mes relecteur.ice.s, dont mes parents, qui m'ont aidée à relire mon travail en plein cœur de l'été.

Je tiens tout particulièrement à remercier Mathilde, Nino et Lilian qui m'ont toujours soutenue pour nourrir cette réflexion et sans qui ce mémoire n'aurait sûrement pas vu le jour.

Table des matières

Partie 1 – Introduction	5
Apport théorique	5
Problématique	7
Terrain	8
Partie 2 – Méthodologie	10
Le guide d'entretien.....	11
Elaboration du guide.....	11
Réajustements de la grille au fil des premiers entretiens	12
L'observation participante.....	13
Le guide d'observation systématisé.....	13
La photo : protocole de prise de vue et classification	14
Réflexivité et limites de l'enquête.....	14
Partie 3 - Comment (ne pas) politiser le genre.....	15
I- Les idéaux politiques : poser les bases d'un engagement militant	15
Fondements et valeurs	16
La politique dans le lien social	17
II- Se politiser : l'impulsion des questionnements de genre.....	19
Ne fréquenter que la gauche	19
Changer son genre, s'améliorer	20
Se déconstruire	22
III- La « prise de conscience », ritualisation d'une étape de militant.....	23
Réflexivité sur la masculinité traditionnelle	24
Être au courant.....	25
Au final : construire le « bon » homme	27
Partie 4 - Idéologiser le masculin : tout dans la tête.....	28
I- Contradictions dans la conception morale du masculin	29
Vouloir transformer sans transgresser.....	29
La construction opaque d'une masculinité-identité.....	31
Reconnaitre sa performance de genre.....	34
II- Quand l'expression de genre rencontre le stigmate.....	36
S'ajuster en fonction du milieu.....	36

Les limites du possible	37
Le danger derrière la déviance	39
III- Construire le rôle de l'homme classique.....	40
Se distancer de l'« agresseur »	40
Créer et savoir où trouver l'adversité....	43
... Pour la combattre.....	44
Partie 5 – Se sentir mieux que les autres	46
I- Une forme de distinction : se différencier entre hommes	46
Mettre à distance la déviance	46
La place privilégiée de l'humour.....	47
Changer ses relations	49
II- Quand le dé-classement rencontre le militantisme	50
La déconstruction revisitée.....	50
Construire une nouvelle forme d'altérité.....	51
Socialement identiques.....	52
III- L'avantage de la discréption mise en scène	54
Se justifier à travers l'autre.....	54
La remise en question : étandard de la déconstruction.....	56
Partie 6 – Conclusion.....	58
Bibliographie	60
Apports théoriques	60
Apports méthodologiques	64
Sitographie	65
Annexes.....	68
Annexe n°1 – Le guide d'entretien version 1	68
Annexe n°2 – Le guide d'entretien version 2	70
Annexe n°3 – Le guide d'observation systématisé.....	72
Annexe n°4 – Le protocole de prise de vue.....	73
Annexe n°5 – Robert : sur le vêtement et la discussion.....	74
Annexe n°6 – Parure	76
Annexe n°7 – Vêtements	77
Annexe n°8 – Signalétique portée et ambiance	78
Annexe n°9 – Georges et ses relations amoureuses	80

Partie 1 – Introduction

Devant la tendance internet de « l'homme performatif », l'homme féministe qui porte un t-shirt « tampon should be free », cette performance de genre pose un certain nombre de questions quant à la masculinité, la politisation et à la manière de situer l'hégémonie masculine. Ce mémoire a pour objectif d'étudier l'expression du genre masculin dans un espace militant, politisé, les jeunes du parti La France Insoumise (LFI). J'interrogerai le thème de la déconstruction, très associé à l'idée de l'homme performatif, pour comprendre comment les participants expriment leur genre et le perçoivent chez eux et chez les autres. Je m'interrogerai sur comment l'engagement politique et l'entourage peuvent influencer leur expression de genre en tant qu'hommes perçus comme blancs, cisgenres et hétérosexuels.

Apport théorique

Il s'agit d'approcher la question du genre de manière relationnelle : comment les relations sociales de ces hommes, et leurs comportements, s'allient à leurs idéaux politiques pour façonner leurs pratiques. Pour comprendre l'expression de leur masculinité, il est pertinent de confronter leur compréhension du genre, du féminisme avec leurs comportements, pratiques sociales et plus largement, la manière dont ils perçoivent les autres « styles de masculinité » (Darmon, 2018). Ces éléments permettent de mettre en lumière des interrogations quant aux différentes incohérences qui pourraient être abordées entre pratiques et idéaux qu'ils défendent de manière quotidienne.

Pour cela, il est question de comprendre comment les masculinités s'expriment dans des espaces fortement politisés. Mes premières pistes de réflexions autour de l'expression de la masculinité militante montrent un lien de corrélation entre le degré de politisation, d'engagement pour des sujets de société et leur expression de genre. Notamment dans l'importance de manifester une masculinité qui peut être considérée comme « déviante » (Becker et al., 2020) du modèle hégémonique (Connell et al., 2014) qui paraît centrale pour ces militants. Le profil type du militant masculin dans ces milieux se rapporte à des individus d'origine sociale bourgeoise ou de la petite bourgeoisie, blancs, dotés d'une culture légitime forte notamment politique (Bourdieu, 2008 ; Dupuis-Déri, 2022), avec des références académiques et des connaissances politiques, aussi bien à gauche qu'à droite, étendues. Pour autant, ils semblent « refuser » de

manière explicite et publique la masculinité hégémonique. Ceci amène à se questionner sur l'expression de leur masculinité, comment dialoguent leurs idéaux politiques avec la perception qu'ils ont de leur genre et son expression.

A la lumière de la typologie des masculinités proposée par Raewyn Connell (Connell, 1996), notamment du concept de masculinité hégémonique, il s'agit d'étudier en profondeur expression et perception de genre. Elle explique que différents types de masculinités se jouent dans l'espace social, se différenciant par les attributs qui la composent. Elle propose différentes strates hiérarchisées en interaction avec la masculinité hégémonique : les masculinités complices ; les masculinités marginalisées et les masculinités subordonnées.

La question de la « performativité du genre » (Butler et al., 2006) s'ajoute comme cadre d'analyse. La masculinité hégémonique, la plus valorisée socialement, sert un système d'oppression sur les femmes et minorités de genre notamment dans la manière dont elle se performe dans l'espace social. Judith Butler montre comment le genre s'affirme dans des pratiques quotidiennes, dans le comportement social que l'on perpétue jour après jour. Il est alors pertinent d'essayer de croiser ces analyses pour étudier les comportements sociaux quotidiens des participants à l'enquête. Il s'agit de considérer les masculinités comme plurielles et la manière dont elles font évoluer les systèmes d'oppression qu'elles servent par des stratégies de domination.

La culture féministe radicale (Pavard et al., 2020), notamment dans son aspect revendicatif quotidien, dans la place donnée au témoignage et à l'application privée de ses principes politiques, donne un cadre d'analyse des relations hommes-femmes dans l'espace social. Sa diffusion dans les idéaux politiques à gauche permet également à ces jeunes hommes d'accéder à des clés de compréhension et de 'prendre conscience' des schémas dont ils pourraient être les relais, certains le présentent comme une 'déconstruction' de leur genre qui leur permettrait de 'déconstruire' leurs comportements dominants. Le but est, donc, de comprendre si et comment les hommes intérieurisent, comprennent et se réapproprient ces catégories. De plus, il s'agit d'étudier si l'on retrouve une forme d'application de ces principes dans leurs comportements sociaux.

Alors, il est pertinent d'appréhender les évolutions de la présentation de soi (Goffman, 1996) des participants dans leur « socialisations masculines » (Darmon, 2018), en interrogeant notamment leur relation à la masculinité hégémonique. La mise en avant du féminisme dans les partis politiques militants pousse à mettre en valeur une sorte de culture féministe radicale

(Pavard et al., 2020) afin de créer des cadres de pensée qui analysent des comportements spécifiques et portent une attention particulière au genre dans les interactions ou comportements sociaux (la parité dans les prises de parole, la division du travail militant, etc). Il est question de si la responsabilisation des hommes à échelle individuelle, mise en avant dans les milieux de gauche (Dupuis-Déri, 2022), peut induire un processus de ‘prise de conscience’ chez les hommes militants et la manière dont elle se manifeste dans leur expression de genre.

La question de la « performance de genre » se pose ainsi comme cadre d’analyse. La masculinité hégémonique, la plus valorisée socialement, sert un système d’oppression sur les femmes et minorités de genre notamment dans la manière dont elle se performe dans l’espace social. Judith Butler (Butler et al., 2006) montre comment le genre s’affirme dans des pratiques quotidiennes, dans le comportement social et se perpétue. Il est alors pertinent d’essayer de comprendre cette masculinité dans l’étude de ses comportements sociaux quotidiens. Cependant, il est important de souligner que, comme le montre Léo Thiers-Vidal (2010), les masculinités sont plurielles et font évoluer les systèmes d’oppression qu’elles servent par des stratégies de domination, ainsi, il s’agit de se focaliser sur un aspect de la masculinité dans ce dossier, la masculinité militante.

L’étude des écrits d’Erving Goffman seront utile dans ce dossier tant d’un point de vue méthodologique (Goffman, 1987) que théorique. Son analyse de l’espace social comme un endroit de « performance de sa face » (Goffman, 1996) aux yeux du monde est pertinente pour analyser les systèmes de domination et d’oppression de la masculinité hégémonique. Il s’agit de cibler les différentes stratégies de présentation de soi et de ritualisation des étapes de politisation (Goffman, 1998) des militants proféministes, en milieu militant et hors de ce cadre.

Problématique

Comme abordée plus tôt, la question de la déconstruction est un sujet qui revient régulièrement, notamment lorsque le féminisme et les masculinités sont abordés de concert, comme une réponse ou pont qui les relie. Il s’agit, d’abord, de comprendre quels en sont ses attributs et si elle constitue effectivement une réponse aux problèmes soulevés, si elle permet d’ouvrir des pistes de réflexion pour appréhender l’impact du féminisme sur l’expression des masculinités dans l’espace militant. Il faut notamment aborder le positionnement social de ces hommes, quelle(s) relation(s) ils développent avec les autres hommes, comment ils perçoivent leur propre genre et si le féminisme a induit un questionnement plus large sur leur position masculine dans l’espace social. Pour ces hommes, qui se placent dans les strates sociales

supérieures, mais qui défendent presque quotidiennement les dominé.e.s, il est pertinent de vouloir comprendre comment leur politisation et leur proximité avec les sujets féministes interfèrent, ou non, dans leur manière de présenter et, plus largement, de percevoir la masculinité.

Ainsi, comment le processus de politisation influence l'expression, et la perception, des masculinités, notamment hégémonique, chez les jeunes militants La France Insoumise ? Et quelles recompositions en sont le résultat ?

La culture féministe radicale permet également de comprendre le monde dans une perspective matérialiste, qui met en lumière les rapports de force à l'œuvre dans l'espace social. Cette grille de lecture est reprise par la gauche qui, dans l'engagement militant, induit une prise de conscience chez les hommes militants, une obligation de se remettre en question. La question de ‘déconstruire’ son identité genrée revient ici, puisque déconstruire ses comportements comprend également de reconstruire une identité genrée.

Terrain

Pour ce faire, j'ai dirigé mon enquête auprès d'hommes cisgenres militants d'un parti politique de gauche : La France Insoumise.

Il est inscrit dans les *Principes de la France Insoumise*, auxquels tout.e militant.e doit adhérer, que « [l]es compétitions internes [...] n'y ont pas leur place, tout comme les propos ou les comportements violents, sexistes, racistes, antisémites ou LGBTIphobes » (La France Insoumise, 2017). Cette volonté de se porter défenseur des minorités et opprimé.e.s est la ligne qui a été décidée pour ce mouvement à partir de 2017. Il existe un Comité de Suivi Contre les Violences Sexistes & Sexuelles (La France Insoumise, 2018) qui a notamment produit le rapport à l'encontre d'Hugo Prévost, député démissionnaire accusé de violences sexuelles (La France Insoumise à l'Assemblée, 2024). Ce parti présente une volonté de porter les revendications féministes dans le champ politique, élément pertinent dans le cadre de ce sujet, malgré un certain nombre d'affaires de violences, souvent invisibilisées au détriment des plaignant.e.s (Jérôme, 2019), que ce soit dans leur réception par les militant.e.s ou dans la manière de les punir.

Ce mémoire a pour objectif d'étudier des militants hommes entre 19 et 29 ans. Ma décision de mener une recherche sur les jeunes a été motivée par les écrits de Vincent Tiberj (Lardeux et

al., 2021). Il présente comment « l'effet générationnel » (Lardeux et al., 2021) pousse les jeunes, aujourd’hui, dans un rapport complexe à la politique. En effet, ils se dirigent plus vers le militantisme, qui engage leur corps et leur individualité, que vers le vote, répertoire d'action plus traditionnel dans la revendication politique. Le « faire mieux que la génération de ses parents » (Muxel, 2003) induit un engagement personnel, par le choix du militantisme, pour une expérience politique concrète, proche du réel. La participation contestataire des jeunes, en lien avec leur abstention, montre une socialisation politique « expérimentale » (Galland, 2011) qui va remettre en cause l’ordre social par des questionnements sur les mécanismes de domination, éléments qui découlent notamment de la prégnance du féminisme et de l’antiracisme dans le militantisme de gauche. La question est donc de se demander quelles sont les répercussions sur les masculinités jeunes, blanches et bourgeoises, dans leur volonté d'action concrète, de se confronter matériellement et corporellement au monde politique, idée qui sera approfondie dans la première partie. Comment l'expression du genre va réagir à la ‘prise de conscience’, à la confrontation féministe, et comment, dans leur récit, ces masculinités politisées vont percevoir les autres hommes, comment elles dialoguent, comment l'identité de genre est exprimée.

Hypothèses

Après deux mois d’observation et au fur et à mesure de mes premiers entretiens, j’ai pu dégager et préciser un certain nombre d’hypothèses qui ont guidé mon travail :

- Les différentes manifestations politiques du féminisme dans le quotidien militant responsabilisent les hommes à gauche en les rapportant à leur genre ce qui impacte l’expression de leur masculinité supposée hégémonique.
- Les militants ne se sentent pas touchés individuellement par cette responsabilisation, ils ont recours à des stratégies d’évitement pour renégocier leur genre et se dédouaner de leurs fautes, notamment à travers des processus de stigmatisation et l’appropriation d’éléments rhétoriques et matériels du féminisme radical.
- Les militants participent à conserver l’hégémonie d’une forme de masculinité qui n’est pas la leur, donc expriment une masculinité complice, en ajustant l’expression de leur genre en fonction de la situation sociale dans laquelle ils se trouvent.

Partie 2 – Méthodologie

J'ai décidé d'aborder une démarche qualitative afin de pouvoir questionner, chez les participants, les perceptions culturelles des masculinités dans son ensemble. Ce mémoire allie les entretiens, qui permettent une approche compréhensive des masculinités, de leurs valeurs politiques. Dans mes entretiens, je cherche à comprendre la perception qu'ont les participants des masculinités et leur manière d'exprimer la leur. Allié à cela, j'ai intégré de l'observation ethnographique participante qui permet une compréhension plus globale de l'espace militant, des interactions qui le structurent, de l'organisation et ses principes politiques. Elle me permet aussi de constater la division du travail militant et les pratiques genrées à l'œuvre dans un cadre plus large qu'un simple entretien. Le tout associé à la photographie permet une étude rigoureuse et complète de la présentation de soi, de l'expression des masculinités dans les espaces militants, avec l'utilisation de descriptions complètes et d'images qui permettent d'approcher le phénomène avec précision.

Le guide d'entretien (Annexe n°1 – Le guide d'entretien version 1) permet d'analyser précisément les comportements sociaux et l'expression de leur genre en fonction du contexte social. La grille d'observation et le protocole de prise de vue ont été élaborés par suite d'une participation de terrain, qui s'est déroulée entre septembre et février, pour une finalisation en mars 2025.

Pseudo	Moyen de contact	Date de rencontre	Genre	Age	Statut (CSP)	Origine Sociale	Condition de rencontre	Date d'entretien	Lieu d'entretien	Degré et durée de l'engagement militant
Gabriel	Numéro	23/11/2024	Homme cisgenre	21	Etudiant, M1	Deux parents cadres	Manifestation féministe	12/03/2025	Bar à Jussieu	Militant régulier dans plusieurs organisations
César	Telegram	10/03/2025	Homme cisgenre	21	Etudiant (L3)	Deux parents cadres	Recommandation	13/04/2025	Césure à Censier-Daubenton	Co-animateur de groupe d'action LFI
Darnell	Numéro	22/03/2025	Homme cisgenre	19	Etudiant (L1)	Père (bac+5) et belle-mère indépendant	Manifestation antifasciste	17/04/2025	Café Avenue d'Italie	Militant LFI irrégulier depuis 3 ans
Marcel	Numéro	22/03/2025	Homme cisgenre	25	Dessinateur	Mère AESH et père ouvrier	Manifestation antifasciste	04/04/2025	Café à Hôtel de Ville	Militant non-LFI
Léopold	Numéro	23/11/2024	Homme cisgenre/NB	23	Non-actif (Bac+2)	Deux parents cadres	Manifestation féministe	09/03/2025	Césure à Censier-Daubenton	Militant LFI régulier depuis 3 ans et membre du service d'ordre
Georges	Numéro	22/03/2025	Homme cisgenre	29	Graphiste (Bac+3)	Mère adjointe de direction (licence 3) et père informaticien (DUT)	Manifestation antifasciste	08/04/2025	Césure à Censier-Daubenton	Sympathisant LFI et militant irrégulier
Robert	Numéro	15/04/2025	Homme cisgenre	29	Dessinateur (Bac+3)	Mère infirmière (licence) et père aide sociale	Recommandation	15/04/2025	Café à Hôtel de Ville	Militant LFI régulier depuis 1 an et membre de groupe d'action
Antoine	Numéro	22/04/2025	Homme cisgenre	21	Etudiant (M2)	Mère intérimaire et père cadre (bac+3)	Recommandation	22/04/2025	Café à Tolbiac	Militant LFI régulier depuis 2 ans et membre de groupe d'action

Figure 1 : Tableau de présentation des participants à l'enquête

Les personnes sur lesquelles j'ai choisi d'enquêter, présentées sur la Figure 1, suivent toutes le même profil : ce sont des hommes, jeunes, entre 19 et 29 ans, blancs, dont les parents occupent des postes de cadre ou indépendants. Tous les participants ont fait ou ont eu la possibilité de faire des études dans le supérieur. La Figure 1 présente les pseudos que je leur ai assignés ainsi que des informations sur leur position sociale.

Le guide d'entretien

Elaboration du guide

Dans ce guide (Annexe n°1 – Le guide d'entretien version 1), j'ai souhaité introduire l'entretien sur une question d'amorce simple, qui porte sur les accusations de violences qui ont été faites à l'encontre de l'ex-député Hugo Prevost. Elle permet d'introduire le premier thème, la question des agressions sexuelles, qui fait écho à des moments importants dans l'organisation car un nombre affaires de violences sexuelles ont été largement médiatisées. Leur témoignage permet d'analyser les comportements de ces hommes dans les moments d'accusation, leur 'guide de conduite' dans l'organisation militante et d'introduire des questions sur leur engagement politique quotidien, les comportements qu'ils adoptent en fonction de leurs valeurs. Cela me permet aussi de comprendre quels répertoires d'action ils se réapproprient.

Le deuxième thème, 'Réajustements dans la présentation de son genre', a pour objectif de comprendre comment ils perçoivent leur genre, et les autres masculinités. En demandant comment leurs idéaux politiques s'articulent à leur vie quotidienne, cela permet d'introduire leur manière de présenter (Goffman, 1996) leur identité de genre. Ce thème permet aussi de comprendre à quel point leur connaissance du féminisme donne lieu à des ajustements dans l'expression de leur genre, leur manière de s'informer sur les sujets politiques qui les intéressent et sur les événements militants ainsi que leur position dans l'organisation. De plus, ce thème permet de discerner dans quelle mesure leur savoir politique influence leur vision du monde, leurs pratiques sociales et relations interpersonnelles. Notamment en abordant des questions qui ne sont pas centrées sur le féminisme, cela permet de situer ces personnes sur le spectre politique, dans leur engagement et les ajustements faits sur leur identité (de genre) au fil du processus de politisation qu'ils ont opéré. Je cherche notamment cette idée de 'prise de conscience' avec la politisation, de leur position d'homme dans l'espace social.

Le troisième thème, ‘Le rapport de soi à la masculinité’, permet d’étudier comment les hommes discutent leur genre. Je cherche à savoir comment ils perçoivent leur genre et, plus largement, les masculinités. Comment ils établissent une identité genrée qui change à mesure de leur engagement politique. Pour cela, les représentations de la masculinité permettent de rendre compte d’un idéal de genre, d’une réflexion sur l’expression de leur genre et d’avoir une idée plus précise de comment ils perçoivent le genre en général. Il s’agit de comprendre quel regard ils portent sur leur masculinité, s’ils ont opéré une ‘prise de conscience’ et surtout si cela a abouti à des réajustements dans l’expression de leur identité genrée. Ce thème me permet notamment d’appréhender comment évolue le genre, comment leur identité se façonne ou non autour de leur genre, et s’il en découle des comportements sociaux spécifiques qui montrent des changements ou dans la perception qu’ils ont des masculinités plus largement.

Réajustements de la grille au fil des premiers entretiens

Tout d’abord, j’ai supprimé des questions qui posaient un point de vue prescriptif sur la déconstruction (Annexe n°2 – Le guide d’entretien version 2). En effet, j’ai eu du mal à parler de ce sujet sans induire d’injonction. Dans mon premier entretien et celui qui a suivi, je me suis rendu compte que ce thème était traité par les enquêtés eux-mêmes sans que je l’aborde explicitement dans les questions. Ils parlent de leur perception de cette notion, de ce qu’ils entreprennent ou non pour ‘déconstruire’ leur masculinité.

A la fin de mon premier entretien avec Léopold, j’ai commis une erreur en proposant ‘non-binaire’ quand je lui ai demandé à quel genre il s’identifiait. En effet, il a donc dit qu’il s’identifiait comme non-binaire alors que l’on avait abordé ses questionnements autour du genre et l’expression de sa masculinité longuement, sans qu’il me signifie que son identité de genre n’était pas homme. Cela m’a, d’abord, fait comprendre que proposer des exemples à la fin des questions biaise le raisonnement de l’interrogé, et lui donne une piste sur laquelle s’exprimer qui va en exclure d’autres auxquelles il aurait pu penser (Bourdieu, 1973). De plus, cette erreur m’a également amenée à une piste de réflexion dans cette recherche : la manipulation de l’identité de genre non-binaire comme stratégie d’évitement. En effet, face à cet homme qui se dit non-binaire, ni sa manière de se désigner (alternance de pronoms, pronoms inclusifs ou féminins), ni sa façon de se présenter ne m’indiquait que son identité de genre n’était pas celle d’un homme. Il dit, d’ailleurs, dans l’entretien « Je sais pas exactement comment je me considère mais... pas seulement comme un homme », ce que j’ai cherché à approfondir sans

obtenir de réponse directe. Plus tard, il dit « J'ai jamais eu l'impression de faire le choix, un choix moral ou politique d'être un homme tel que je suis un homme ». Cette piste, que je n'avais pas envisagée plus tôt, constitue un élément intéressant pour comprendre comment l'identité de genre peut être manipulée.

Tous mes entretiens sont enregistrés avec le consentement éclairé des participants. Pour les transcrire, j'ai utilisé NoScribe, un logiciel de transcription créé par Kai Dröge.

L'observation participante

Le guide d'observation systématisé

Le but de cette grille (Annexe n°3 – Le guide d'observation systématisé) est de comprendre les pratiques sociales (Chauvin & Jounin, 2012) et rites militants à la lumière des comportements sociaux qui sont mis en valeur dans les entretiens. Notamment, comprendre les logiques genrées dans les interactions entre militant.e.s et la division du travail militant. L'observation me sert à contextualiser les données recueillies dans les entretiens et saisir comment le genre se négocie dans cet espace social.

Pour comprendre l'organisation, j'ai rejoint un « GA », groupe d'action, qui sont des groupes locaux qui organisent des actions autour de chez eux pour LFI. Généralement il peut exister des groupes qui rassemblent tous les types d'âge ou des groupes exclusivement de jeunes, que j'ai rejoint. Premièrement, la grille me permet de relater des données contextuelles classiques (Rissoan, 2004a), repérer la mise en scène générale, les infrastructures, le plan général des interactions qui se jouent. Puis, dans un second temps, il s'agit d'affiner mon regard, pour comprendre comment se structurent les groupes, la place qu'ils prennent dans les plans plus généraux et me focaliser sur les hommes, jeunes, la manière dont ils se comportent avec les autres, dirigent leur regard, ce qui capte leur attention.

Je relate ensuite ces expériences dans un journal d'observation, qui archive tous les évènements auxquels j'ai pu participer, qui sont datés et classifiés. Cependant cette grille a des limites face à la diversité des évènements qui sont proposés : le changement constant de lieux, de configuration et du nombre de personnes présentes. J'adapte ainsi mon observation en fonction de l'évènement, quitte à en réajuster certains aspects parfois. Le concept de la présentation de soi sert comme clef d'analyse des masculinités, pour comprendre comment se structurent les

sociabilités militantes en fonction du genre, comment les hommes表演ent leur genre (Butler et al., 2006) pour s'adapter dans les cadres sociaux qui régissent ce milieu.

La photo : protocole de prise de vue et classification

J'ai décidé d'intégrer des données photographiques dans ce mémoire et d'utiliser cet outil de manière complémentaire à ma recherche, comme un outil qui m'aide à observer, à savoir quoi et qui observer. J'ai ainsi décidé d'adopter une prise de vue « braconnage » (Maresca & Meyer, 2013) qui consiste à prendre en photo des éléments précis, de manière discrète, sans prévenir les personnes prises en photo, tout en garantissant leur anonymat. Face à la difficulté voire l'impossibilité d'introduire un appareil photo dans l'intégralité de la vie militante, j'ai pris la décision de borner ma prise de vue aux manifestations de rue, Place de la République à Paris. Ce choix a été motivé par l'important nombre de personnes présentes dans ces rendez-vous, et la facilité de prendre en photo et d'introduire l'appareil dans ces contextes.

Dans mon protocole de prise de vue (Annexe n°4 – Le protocole de prise de vue), je me focalise sur trois aspects principaux de la présentation de soi des hommes présents : la signalétique portée ; la parure ; les vêtements. Ce protocole est constitué autour d'un certain nombre de questionnements à avoir avant la prise en photo, afin de pouvoir comparer les données recueillies. Pour comprendre comment le genre se présente, s'exprime, il est capital de produire des descriptions précises et rigoureuses des personnes présentes et la prise de vue incarne une aide à cette exigence en capturant ces trois éléments, j'ai donc choisi « la sociologie avec les images » (Audouard, 2016). La prise de vue montre également comment l'expression du genre passe autant par la présentation vestimentaire et extérieure, ce que l'on montre de soi, que par la différenciation dans les pratiques sociales (prises de paroles, qui regarder/écouter, qui organise les événements). Toutes les photos prises sont archivées et classées selon un code (date – dossier de rangement) puis assignées dans un des quatre dossiers prévus à cet effet : Parure (Annexe n°6 – Parure) ; Vêtements (Annexe n°7 – Vêtements) ; Signalétique portée et ambiance (Annexe n°8 – Signalétique portée et ambiance)

Réflexivité et limites de l'enquête

Ce mémoire reste une recherche qui évolue et ma position, en tant qu'apprentie chercheuse politisée et militante, est un avantage dans cette recherche, car je possède un certain nombre de

codes sociaux. Or, ma position en tant que militante de gauche féministe me donne accès à un discours orienté de la part des personnes interrogées, ce qui constitue un désavantage. De plus, le milieu militant et ma présence constituent un facteur d'influence sur ce qui est dit. Néanmoins, si mon analyse ne parviendra sûrement pas à dépasser ce biais, les réponses apportées restent d'un intérêt scientifique et ma présence peut faire émerger des questionnements ou des stratégies de mise en valeur de soi de la part des enquêtés qui ont un intérêt scientifique. De plus, pour essayer de dépasser mes prénotions, qui peuvent avoir un effet néfaste sur mes analyses sociologiques, j'ai constitué ces cadres méthodologiques sur la base de recherches documentaires approfondies. Au fur et à mesure de l'enquête, mes questionnements se sont aussi nourris des réponses apportées et mon travail de recherche est en évolution constante.

Nous verrons donc, en premier lieu, comment les participants expriment et perçoivent leur masculinité et quelle résonnance ils donnent à leur idéaux politiques, et plus largement à leur engagement militant dans cette performance. En deuxième partie, j'analyserai la grille de lecture mise en place pour catégoriser les différents attributs de la masculinité en relation avec les facteurs sociaux qui les entourent. Pour, en troisième partie, comprendre comment cette grille de lecture s'applique dans leur vie quotidienne au travers des témoignages que j'ai pu collecter au cours de mes entretiens.

Partie 3 - Comment (ne pas) politiser le genre

Dans cette première partie de développement, je souhaite commencer par comprendre l'engagement politique des jeunes qui ont pu participer à cette enquête. Outre comprendre leur engagement, je souhaite comprendre leur valeurs et comment ces éléments ont pu avoir un impact sur l'expression et la perception de leur genre.

I- Les idéaux politiques : poser les bases d'un engagement militant

Ainsi, je poserai, en premier lieu, les bases de leur engagement militant. Pour cela, il s'agit de comprendre le processus de politisation, du genre notamment, par lequel ils sont passés.

Fondements et valeurs

Le premier aspect à analyser dans le cadre de ce mémoire, afin d'appréhender en détail l'expression du genre de ces militants, est la place des idéaux politiques et des parcours de politisation dans le questionnement sur le genre. En effet, au fil des entretiens et observations, j'ai rapidement compris, la place prépondérante que conservent les idéaux politiques dans la vie quotidienne pour les militant.e.s. Il est ainsi pertinent de commencer par ce point. J'ai donc posé la question au cours de mes entretiens et aux participant.e.s de mes observations.

« GEORGES : Ça change un peu. Je vote LFI. J'ai toujours voté à gauche, souvent écolo. Et je me suis dit que c'est dommage, mais bon, les écolos font pas beaucoup de pourcentage, donc va falloir voter pour un plus gros parti. Puis je me suis un peu, pas radicalisé, mais je me sens un peu de plus en plus à gauche. J'aime pas mal de thèmes présents dans le communisme, notamment. Après, le communisme, en théorie et en pratique, c'est totalement différent, mais je me sens de gauche foncièrement. Je me sens pas représenté pour autant par Jean-Luc Mélenchon. »

La principale observation que j'ai émise concernant l'orientation politique des militant.e.s, illustrée l'extrait ci-dessus, est qu'ils se placent en majeure partie plus à gauche que la ligne politique principale de La France Insoumise. Dans l'ensemble, l'investissement militant dans le parti est surtout le résultat d'un calcul rationnel face à l'atmosphère politique du moment.

« ANTOINE : Mais j'essaie de me positionner toujours un peu plus à gauche que la FI [France Insoumise]¹ sur la plupart des sujets que j'essaie de... Sur lesquels je me positionne, tu vois. Parce que j'ai vraiment cette vision de la FI fait le, entre grosses guillemets, minimum acceptable dans les revendications qu'elle peut avoir. »

En effet, ce que le parti appelle « la montée du fascisme » représente une réelle angoisse au sein des jeunes militant.e.s. Cet élément les pousse notamment à s'engager dans ce parti de gauche mais qui se rapproche plus ou moins de leurs valeurs. Les personnes qui ont participé à mes entretiens, même s'ils partagent un certain nombre de valeurs de gauche avec LFI, mobilisent surtout des convictions communistes, marxistes et se placent toujours plus à gauche.

Aussi, lorsque sont abordés les idéaux et valeurs politiques, les participants mobilisent des sujets comme l'antiracisme, l'anticapitalisme ou le féminisme, sur lequel je vais m'attarder dans ce mémoire.

« ROBERT : Mes idéaux politiques ? Moi je suis fort à gauche, anti-raciste, anti-sexisme en général, quoi. Enfin, le féminisme mais bon, c'est difficile de se dire féministe quand t'es un mec, mais tu vois ce que je veux dire. Le côté... Enfin, c'est pas que c'est difficile, c'est que... C'est trop facilement dévoyé et utilisé comme

¹ Ndlr.

moyen de retirer quelque chose en général. Donc on va dire allié, même si allié ça devient pareil maintenant, c'est aussi utilisé de cette manière-là je trouve, souvent. »

Ces éléments sont souvent considérés comme des centres d'intérêt à approfondir. Se dire féministe pose toujours une question de légitimité pour les hommes à qui j'ai pu poser la question. L'engagement féministe, même s'il est considéré comme possible par les hommes, est analysé par les participants comme un sujet qui n'est soit pas le leur, soit compliqué à affirmer. Le sentiment de légitimité dans la question des revendications politique est souvent abordé, il est rare qu'un des hommes rencontrés dans cette enquête affirme être féministe de but en blanc.

La politique dans le lien social

Après avoir posé les bases politiques de l'engagement des militants et pour comprendre les différentes influences dans les représentations du genre des hommes participant à l'enquête, il s'agit de comprendre la composition de l'entourage des militants masculins. Un argument qui revient lorsque la masculinité est abordée : l'entourage majoritairement féminin. Souvent analysé par les participants comme une mise à distance de la virilité dans la construction de leur identité genrée, ils expliquent tous que leur entourage social a été ou est toujours très féminin et féministe. S'ajoute à cela la fréquentation des milieux queer parisiens.

« LÉOPOLD : Je pense que j'ai un cercle de relation assez limité. Et je pense que c'est des gens qui sont plutôt du côté queer de la force que non queer. Donc... Après si je me plonge dans mes années lycée ou collège euh... j'ai jamais été très de pair avec les autres... hommes. J'ai jamais communiqué exactement pareil. Par contre maintenant que le temps a un peu passé et que j'ai grandi. Je pense que les codes masculins euh... J'aime beaucoup en jouer. »

Cet entourage féministe et queer me permet de comprendre la place prépondérante du politique dans les liens interpersonnels entretenus entre les militant.e.s. Ainsi, l'accord sur des grands principes moraux va conditionner la possibilité ou non d'établir une relation amicale avec la personne en face. On retrouve aussi ce discours dans le témoignage de Georges, qui lui n'hésite pas à couper les ponts avec des amis. Il explique ne plus vouloir voir ces personnes, notamment en raison de désaccords politiques.

« GEORGES : Il y a des gens que je peux plus voir, en fait, que j'ai juste sorti de ma vie. Des gens qui ont des propos sexistes, homophobes... [...] Et donc, ouais, j'ai viré, enfin ça m'est arrivé quelquefois de virer des gens de ma vie. Pas violemment, mais juste qu'on arrête de se voir.. »

Cet élément est, cependant, à nuancer. Tous les participants n'ont pas un avis aussi arrêté ou la possibilité de pouvoir couper des liens sociaux aussi drastiquement. En effet, un certain nombre de situations constraint les militants à devoir conserver ces liens de sociabilité. Comme Gabriel qui a dû subir les remarques sexistes de son employeur sans pouvoir intervenir, car constraint par son statut d'intérimaire précaire et interchangeable.

« GABRIEL : Quand je travaillais en intérim par exemple, ça m'était beaucoup arrivé de me retrouver, par exemple, quand je faisais des livraisons, me retrouver avec un livreur qui, dès qu'on voyait une fille dans la rue peu importe son âge, ça allait s'arrêter, enfin ralentir, la regarder, siffler ou dire je la baiserais bien, alors que le mec est marié et a trois gosses, des choses comme ça. Donc en fait, c'est juste parce que là je dis rien, je m'écrase, parce que parce que bah, c'est le mec qui peut mettre fin à mon contrat et donc je ferme ma gueule et voilà quoi. »

Certains conservent des liens de sociabilité avec des personnes moins politisé.e.s qu'eux, si la personne ne dit pas de choses qui dépassent l'acceptable, par liens amicaux.

Ainsi, on voit clairement que les hommes qui ont été interrogés pour ce mémoire, en plus d'être militants, ont initié un processus de politisation. Ce processus, au fil de leur militantisme, va s'intensifier, avec un accroissement de leur intérêt pour la politique qui va avoir des effets directs sur leurs liens sociaux. Les effets de leur parcours de politisation est un aspect étudié par les sociologues Laurent Lardeux et Vincent Tiberj dans leur ouvrage *Générations désenchantées ? Jeunes et démocratie* (2021). Au travers de ces exemples on comprend comment le rapport à la citoyenneté des jeunes se traduit aujourd'hui par un engagement « flexible, mouvant » et « réflexif » au politique. Ils expliquent comment les jeunes construisent leur citoyenneté de manière personnelle.

On retrouve, dans La France Insoumise, une structuration qui permet l'expression de ce rapport des jeunes à la politique. Avec ce mouvement, l'engagement plus ou moins assidu est complètement toléré, tout comme le fait d'approcher les revendications du parti avec réflexivité. C'est un phénomène que j'ai pu observer et qui concerne une grande partie des militant.e.s rencontré.e.s. En reprenant la nomenclature de Jacques Ion (Ion, 1997), on peut rapprocher les participants de cette enquête aux « militants affranchis », critiques de leur organisation et « poly-engagés ».

Le rapport personnel à la citoyenneté et à la politique est donc renforcé dans un parti qui s'identifie par ses militant.e.s avant tout. Chaque militant.e se doit d'adhérer à un certain nombre de 'principes', cependant, LFI insiste sur le fait que ce sont celles.eux qui tractent, collent, participent aux manifestations qui sont le visage du mouvement. L'engagement

personnel dans le militantisme, et cette conception partisane d'un mouvement qui ressemble avant tout aux militant.e.s, va intensifier le processus de politisation.

II- Se politiser : l'impulsion des questionnements de genre

Le lien entre la politisation et les questionnements de genre est un élément qui est clairement explicité par les participants. Ils précisent notamment l'importance que la politisation a eu dans leur développement et leur comportement quotidien. Ainsi, les parcours de politisation à gauche vont amorcer des questionnements sur le genre, notamment sur la masculinité. La fréquentation de lieux militants, les ajustements qui ont lieu dans les relations sociales s'accompagnent aussi de questionnements plus larges sur le genre masculin, la manière dont les participants expriment leur masculinité, héritage du féminisme matérialiste (Pavard et al., 2020). J'étudierai dans cette partie, à la lumière des éléments de contexte qui ont été présentés plus haut, comment la politisation et l'investissement militant en général constitue une impulsion chez les participants pour questionner l'impact de leur expression de genre sur leur entourage.

Ne fréquenter que la gauche

Fréquenter des militant.e.s a un impact non-négligeable sur la politisation. En effet, les propos de Darnell, 19 ans, militant depuis quelques années expliquent cela :

« DARNELL : Forcément, j'en apprends pas mal, parce que je traîne avec beaucoup de militants. Et souvent, beaucoup plus que moi, beaucoup plus actifs, etc. Plus renseignés. En fait, j'ai pas mal d'amis, dans l'école [de game design]². Mais 50% des gens avec qui je traîne, qui sont en dehors de mon école, c'est des militants de gauche, LFI, ou dans une sphère qui gravite autour de ça. Donc, je pense que c'est beaucoup de mon entourage aussi, qui m'apprend et qui me... Pousse sur ça.. »

Le fait de fréquenter des militant.e.s, créer des liens interpersonnels avec des personnes engagées politiquement va avoir un impact direct sur son processus de politisation. Et cet élément concerne la plupart des enquêtés et des militant.e.s fréquentée lors d'observations.

« JOURNAL D'OBSERVATION MARS 2025³ : Dès le début de la réunion, à 20h, la question d'une affiche dénoncée comme antisémite dans les médias et réseaux sociaux est abordée. Après un point sur les actions à venir, le débat sur la production du visuel et les prises de paroles des 'cadres du parti' commence. Certain.e.s ne sont pas au courant, iels sont briefés par la co-animateuse et s'en suit

² Ndlr.

³ Jeunes Insoumis.e.s. (2025, mars). Réunion de groupe. Action Populaire.

un débat animé. Les avis divergents sont énoncés, ceux qui n'étaient pas au courant de l'affaire se font vite un avis en fonction des postures énoncés (d'accord avec la décision de ne pas s'excuser ou pas). Tous.les parlent librement de ce qu'ils pensent avoir été la meilleure solution, de stratégie politique et des différents assauts médiatiques dont LFI est la cible. »

Le fait de parler régulièrement avec des militant.e.s, de fréquenter les évènements ou colloques organisés par le parti ou son institut (Institut La Boétie), permet de se tenir au courant des sujets qui sont mis au-devant de la scène politique mais aussi d'apprendre sur des questions sociales.

La structuration de LFI en « organisation communautaire forte » (Oberschall, 1973) permet aux militant.e.s de créer des liens de sociabilité forts entre elles.eux. Le lien de confiance et d'amitié qu'ils partagent constitue une des forces du mouvement. Ensuite, l'investissement personnel des militant.e.s et la création au sein du groupe des sociabilités fortes va aboutir à constituer des « groupes d'appartenance » (Douillet, 2017). Comme l'explique Anne-Cécile Douillet dans le chapitre quatre de l'ouvrage *Socialisation Politique* (2017), les « groupes d'appartenance » vont favoriser le.a militant.e dans son engagement au sein du mouvement, approfondissant, à fortiori, sa politisation. Ces groupes de sociabilité, dont les participants font partie, vont remplir la fonction d'« entrepreneurs de morale » (Becker et al., 2020 ; Pavie & Masson, 2014). Ce concept de Howard Becker permet de comprendre comment le groupe de militant.e.s, celui qui détient la connaissance, va influencer le.a militant.e à adopter un avis ou à entamer une réflexion sur une problématique particulière.

Au-delà du simple « groupe d'appartenance », certains participants se sont mis en couple avec des militantes LFI. Ce lien social spécifique, additionné aux relations amicales, a un impact non-négligeable sur la politisation des participants, notamment sur des question de genre.

Changer son genre, s'améliorer

Les proches peuvent faire office d'entrepreneur.euse.s de morale pour les participants, comme l'explique Léopold.

« LÉOPOLD : Pour brosser un petit contexte euh... Ça fait longtemps que je suis avec la même personne. Et j'avais pas eu de relation entre le moment où j'ai commencé à me politiser et la rencontre avec cette personne. Et quand j'ai rencontré cette personne, bien que j'ai le minimum syndical pour qu'elle accepte de relationner avec moi. Je pense que j'avais une façon de me comporter qui faisait que j'étais tolérable même si j'avais plein de manquements théoriques et comportementaux [...]. Et donc de cette façon-là j'ai l'impression que le féminisme s'est un peu mis devant moi et que c'était une condition sine qua non que j'ai acceptée avec plaisir. Mais j'ai vu que je devais, impérativement, si je voulais pas

relationner que avec des gens que je respecte pas, moi-même monter d'un niveau, au niveau féminisme, au niveau comportement, tout ça sur mon éducation... Fin par rapport à mon éducation. »

En effet, la mise en couple d'un homme avec une femme féministe, militante et très politisée peut constituer un facteur de politisation, comme on le voit ici. Ce phénomène est particulièrement avéré sur les sujets féministes et est souvent décrit par les participants.

Les militant.e.s, dont les groupes de sociabilité sont composés de féministes, témoignent tous de la nécessité de changer son comportement dans leur parcours de politisation. Certains, comme Léopold, le présentent comme une condition au développement d'une relation amoureuse, d'autres comme une manière de s'améliorer personnellement.

« GABRIEL : En fait, c'est pas évident aussi à titre personnel de se rendre compte de sa position masculine et c'est souvent par les récits que peuvent dire justement des militantes et comment les militantes le vivent. Pour moi, c'est ce qui est le plus important. Donc quand je discute... Par exemple, ma copine, elle est militante à la France Insoumise et elle, elle me dit que c'est vrai qu'elle a l'impression qu'en tant que femme, elle est pas forcément traitée de la même manière au sein des groupes militants par rapport à d'autres hommes qui en soi font la même chose qu'elle. Donc, moi, j'essaye de prendre ça en compte. Après, dans mes actes, c'est pas évident de savoir quoi faire pour ça. »

On voit, ici, comment le couple peut être l'origine d'un certain nombre de questionnements sur les dynamiques genrées. Ainsi, une demande est formulée de la part de l'entourage à destination de l'homme du groupe pour ajuster l'expression de son genre au quotidien. A l'instar de la demande de vigilance que la partenaire de Gabriel lui formule.

Ces ajustements peuvent prendre la forme d'évolution vers l'approfondissement d'une culture politique féministe comme Léopold ou d'ajustements comportementaux comme Gabriel. Dans tous les cas, une place prépondérante est donnée aux personnes concernées. Les discours ou dans mes observations montrent un respect particulier pour le témoignage, notamment celui d'oppression vécue par une personne marginalisée.

Seul Léopold parle de vérifier les accusations de violences sexistes qui peuvent être portées à l'encontre de militant.e.s ou du personnel politique.

« LÉOPOLD : La première chose qui me vient, malgré les formations que je peux avoir, les nombreuses discussions et ce que j'ai pu lire. [...] J'ai l'impression d'être toujours une personne à convaincre. [...] Si une affaire éclate, que ce soit en interne ou... Enfin, peu importe l'échelle de l'affaire. Mon premier réflexe va être de froncer les sourcils. Et de mettre en doute le récit. Pas forcément la personne, la victime qui ferait le call-out ou n'importe qui qui ferait le call-out, mais vérifier les faits. »

Croire au témoignage, écouter la personne victime, respecter la parole de personnes marginalisées : ces réflexes sont clairement le produit de l'héritage militant laissé dans les années 1970 par les féministes matérialistes. Bibia Pavard, Florence Rocheford et Michelle Zancarini Fournel montrent dans leur chapitre « La diffusion d'une culture féministe en rhizomes » (2020), tiré de l'ouvrage *Ne nous libérez pas, on s'en charge*, comment la culture féministe gagne les partis, les cercles militants et plus encore. Elles expliquent le développement des « pratiques culturelles » féministes, et leur irruption hors des frontières seules du militantisme.

Même si les autrices parlent essentiellement d'engagement féministe chez les femmes, l'idée de « prise de conscience féministe » est pertinente à reprendre, puisque très régulièrement mobilisé par les militant.e.s lorsqu'il est question de politisation et d'ajustements comportementaux, notamment en rapport à la masculinité des militants hommes.

Se déconstruire

Dans le parcours d'un militant, prendre conscience de sa position oppressive en tant qu'homme est une étape presque obligatoire pour militer auprès des jeunes femmes féministes, personnes queers ou les deux. Pour cela, il est impératif de se « déconstruire ». Bien que l'emploi de ce terme soit controversé dans le milieu militant j'ai choisi de l'utiliser dans un souci de clarté.

« DARNELL : il y a des micro-agressions, des réflexes qu'on peut avoir qui sont quand même à travailler, quoi. On est pas parfait, J'irais pas jusqu'à dire l'horreur que je suis déconstruit. Je vais essayer de faire un travail, quoi, mais on essaye. »

Le « travail » dont parle Darnell désigne la capacité à déconstruire un certain nombre de prénotions sur le monde social dans un objectif d'inclusivité, notamment quand il parle de « réflexes ». Il s'agit de porter un intérêt pour les questions de genre, sociales et de racisme, suite à une demande de l'entourage.

Le processus de déconstruction fait référence à un processus de construction des idéaux politiques mais aussi à la constitution de codes de conduites sociaux, de manière d'interagir et de se mettre en scène (Goffman, 1996) avec son entourage militant.

« ANTOINE : Par contre, il y a ce truc de faire gaffe à la place que je prends. Ça, c'est une remise en question qui s'est mise au fur et à mesure, parce que c'est pas forcément une question que j'avais. [...] Enfin, à partir du moment où j'ai commencé à m'intéresser vraiment au sujet, sur le point de vue politique, [la remise

en question]⁴ s'est mis[e] en place. Et, ça s'est concrétisé quand j'ai commencé à aller dans les groupes, quoi. »

Appelée remise en question, déconstruction, ce processus concerne toujours la confrontation du groupe dominant aux oppressions dont ils sont le relai par le groupe dominé.

Cependant, lorsque le sujet est abordé, il concerne en très grande partie les militants masculins, blancs, cisgenres et hétérosexuels. A force de discussion avec les militant.e.s, se ‘déconstruire’ revient surtout à remettre en question sa position hégémonique dans l'espace social. Remettre en question ses biais, ajuster son comportement, son langage, devenir inclusif.ive.s. La déconstruction consiste à se poser des questions sur sa position sociale mais aussi à ajuster son comportement de tous les jours en fonction de la demande du milieu militant.

Ainsi, les hommes blancs *cishet*⁵ sont particulièrement visés par ces injonctions car leur position dominante leur confère un certain nombre de priviléges, chose dont ce milieu est conscient. Héritage des luttes féministes (Delphy, 2013) et antiracistes, dénoncer la position hégémonique des hommes blancs a donné lieu à cette demande de passer par un processus de déconstruction.

L'exemple d'Antoine cité au-dessus montre comment la présentation de soi et la manière de se mettre en scène, lorsqu'elle est rapprochée de la dimension oppressive du masculin, peut être encadrée et normée par l'entourage, qui incarne ici les entrepreneur.euse.s de morale de la sphère dans laquelle l'individu évolue.

Par conséquent, ces hommes, dont la masculinité se destinait à l'hégémonie (Connell, 1996), étant donné leur couleur de peau, leur orientation sexuelle, leur milieu social d'origine (cf. Figure 1), se doivent de la refuser ou de la remettre en question, a minima dans son expression, afin de pouvoir fréquenter la sphère militante.

III- La « prise de conscience », ritualisation d'une étape de militant

Le processus qui est expliqué au-dessus est le résultat d'une « prise de conscience » des militants. En effet, leur politisation et le milieu qu'ils fréquentent les amènent à devoir se renseigner et changer leur comportement afin de se faire accepter mais aussi de devenir

⁴ Ndlr.

⁵ Argot militant pour désigner « cisgenre et hétérosexuel.le ».

quelqu'un de « plus juste ». Ils décident de refuser, dans un sens, l'hégémonie en questionnant les attributs de la masculinité qui leurs ont été inculqués depuis leur enfance.

Réflexivité sur la masculinité traditionnelle

Alors, cela passe en priorité par réfléchir, non sans difficulté, à la masculinité traditionnelle, notamment à ses aspects négatifs.

« CÉSAR : *Euh, je pense que [dans les codes masculins]⁶ il y en a beaucoup, c'est de la merde. En vrai, concrètement, oui. En fait, le truc, c'est que, il y a quand même un dilemme un peu compliqué où, d'un côté, c'est de la merde, c'est super chiant. [...] Parce qu'en fait, vu que c'est des injonctions dictées, ça veut dire qu'on va te dire de faire telle chose parce que c'est comme ça que ça se fait, parce que c'est comme ça que tu vas être respecté. [...] Ce qui fait que, quand on est dans des milieux de gauche, c'est assez facile, en vrai, de pouvoir casser ces codes-là, même s'il y a encore beaucoup de ces codes qui restent [et qui]⁷ sont très longs à questionner plus qu'à déconstruire. [...] Et d'un autre côté, en fait, des fois, il faut aussi être mascu.* »

Ce que César appelle « masculinistes » fait surtout référence à une masculinité plus traditionnelle, à laquelle il s'oppose. Comme pour Antoine, le fait de couper la parole, prendre de la place dans l'espace militant est un sujet qui revient très régulièrement. Savoir se mettre en valeur, prendre des responsabilités dans la division du travail militant sont des caractéristiques associées socialement aux hommes, qui reposent sur des assignations organisationnelles genrées (Fillieule & Roux, 2009). Ces attributs masculins, qui vont instaurer des relations oppressives au sein des mouvements et auxquelles les participants veulent clairement s'opposer (« c'est de la merde »).

La manifestation de cette volonté peut passer par l'apparence. En effet, l'adoption d'un registre d'apparence particulier permet aux participants de témoigner de leurs convictions politiques par leurs vêtements, en portant des Doc Martens (cf. Annexe n°7 – Vêtements). Ce registre, connoté à gauche, passe aussi par la transgression de codes vestimentaires, notamment avec des éléments assignés au féminins, comme des bijoux (cf. Annexe n°6 – Parure).

Un autre aspect du rejet de l'hégémonie se retrouve dans la distanciation claire des participants avec l'attribut viril. A l'exception de César qui explique que, parfois, « il faut aussi être

⁶ Ndlr.

⁷ Ndlr.

mascu », les participants retrouvent peu dans l'injonction d'une masculinité virile allant jusqu'au mépris des tendance masculinistes.

« GEORGES : crois que je suis jamais rentré dans le schéma viril comme on l'entend, donc... J'ai pas vu vraiment de changement dans ma masculinité. [...] Je crois qu'il y a une masculinité aujourd'hui qui est un peu scindée en deux entre les mascus et les personnes qui sont plus woke, plus alertes. Et j'ai l'impression qu'il y a un véritable fossé entre les deux, que t'es un peu obligé de choisir un camp. »

Cette idée d'une dichotomie dans les masculinités revient également régulièrement. En effet, quand il est question des représentations sociales masculines qui les ont influencés, les participants mobilisent souvent des figures célèbres connues pour leur masculinisme et leur sexismes ou leurs opinions politiques d'extrême droite : Andrew Tate par exemple.

La construction d'une binarité entre la masculinité toxique, de droite voire d'extrême droite, et une masculinité déconstruite, de gauche, renforce l'idée d'un refus de l'hégémonie par les participants.

Les travaux de Francis Dupuis-Déri sur les mouvements masculinistes (Dupuis-Déri, 2004) et le discours de crise de la masculinité (Dupuis-Déri, 2012, 2022) montrent bien comment l'antiféminisme et ses acteurs principaux, hommes blancs hétérosexuels et cisgenres, entretiennent et conservent leur hégémonie sur le monde social en dénonçant l'émancipation des femmes. Il montre comment ces acteurs œuvrent à préserver les attributs traditionnels de la masculinité virile, « conventionnelle » (Dupuis-Déri, 2012, 2022) qui les fait accéder aux sphères dominantes de la société. En refusant des aspects clefs de la masculinité, les participants, en fonction de la typologie de Raewyn Connell, se départissent de l'hégémonie pour incarner une masculinité plus complice. Toutefois, ils n'ont pas de déterminants sociaux particuliers qui iraient jusqu'à les placer dans des catégories subordonnées ou marginalisées.

Être au courant

En reprenant l'article du même auteur intitulé « Les hommes proféministes : compagnons de route ou faux amis ? » (2008), j'ai pu lire ceci :

« Le plus souvent, un homme (proféministe ou non) réagira dans un premier temps par le déni à une confrontation féministe et cherchera à contrer et à réfuter les arguments féministes. Si les féministes persévérent, il pourra éventuellement entendre leurs arguments, mais sans nécessairement les comprendre. Il pourra ensuite les comprendre, mais sans nécessairement agir ni cesser d'agir de manière misogynie et antiféministe. » (Dupuis-Déri, 2008)

Cette ébauche de réflexion sur le féminisme au masculin, sur l'écoute qui est apportée au témoignage de la part des hommes et, plus largement, sur leur expression de genre est pertinente à confronter à cette recherche. Ainsi, tenant en compte les discours recueillis, ils sont tous critiques de leur comportement personnel et ne remettent pas en question une accusation de sexismé émise contre eux.

Leur masculinité complice se caractérise par le fait d'exprimer consciemment leur position sociale dominante. En effet, très au fait de leur apparence masculine et de l'impact qu'ils ont, les participants assument leur position dominante et s'entraînent à repérer les différents biais qu'ils pourraient avoir.

« GABRIEL : A mon avis, les positions de domination, elles changeront pas toutes seules, elles peuvent changer à l'échelle individuelle pour un entourage. C'est mieux d'être quelqu'un qui a conscience de sa position et d'essayer de limiter des effets toxiques de sa masculinité. »

Limiter sa domination, changer ses relations interpersonnelles et son rapport aux femmes et aux minorités de genre sont des thèmes qui reviennent régulièrement. Souvent considérés comme « une goutte d'eau dans un combat »⁸ qui ne repose pas sur leurs épaules, les changements et questionnements que les participants ont sur leur masculinité reposent surtout sur : se remettre en question, faire attention à ne pas monopoliser la parole, savoir se taire et prendre en compte les remarques qui leur sont faites, notamment dans l'espace militant.

« De façon comparable, des exemples de comportements problématiques relatés lors des seconds entretiens laissent apparaître une conscience réflexive politique masculiniste – sens empirique le plus exigeant de « conscience masculine de domination » – même en régime d'accomplissement, c'est-à-dire au moment même où la domination est agie par des hommes. » (Thiers-Vidal, 2010)

Léo Thiers-Vidal (2010) montre dans cette citation, extraite de sa thèse, que les hommes ont une conscience de domination, qu'ils arrivent à avoir des retours réflexifs sur ce qu'ils font pour assurer leur domination. Dans mon enquête, cette conscience revient sans pour autant se doter de la dimension masculiniste évoquée. Les participants souhaitent, tant dans leur militantisme que dans leurs relations interpersonnelles, exprimer une masculinité douce, moins dictée par l'idée de l'homme-mâle, sans pour autant être naïf sur la réalité des rapports de force à l'œuvre.

Les participants ont la volonté de prendre conscience de la domination qui structure leur vie sociale, les organisations (ici LFI), et de négocier leur comportement genré en fonction de ce dont ils sont témoins. IlsAssument leur position dominante car leur entourage et les militant.e.s

⁸ Citation extraite de l'entretien avec Robert.

avec lesquel.le.s ils interagissent leur font remarquer et aspirent à un comportement plus juste de leur part. Une attention particulière est donnée aux choix des mots, au lexique, et à la parole, que ce soit dans les témoignages ou dans la manière de s'exprimer. On l'a vu plus tôt avec une citation de Robert qui parlait de comment le terme féministe ou celui d'« allié » était « dévoyé » par des hommes de gauche, essayant de se réapproprier ce terme.

Être au courant ne signifie pas simplement avoir conscience de l'impact que son genre a sur les autres militant.e.s mais aussi savoir utiliser un lexique propre au militantisme. L'appropriation de termes permet ainsi de témoigner d'une prise de conscience et un intérêt pour les questions de déconstruction. Cela permet aux participants d'afficher une connaissance des termes à utiliser ou non pour se présenter du « bon » côté des militant.e.s.

Au final : construire le « bon » homme

Cette construction d'une masculinité dont l'expression de genre s'ajuste via l'entourage ou les valeurs politiques est présentée par les participants comme une question de bon sens.

« LÉOPOLD : J'ai l'impression que c'est déjà quelque chose que j'ai pu laisser entendre dans les questions précédentes : j'ai jamais eu l'impression de faire le choix, un choix moral ou politique d'être un homme tel que je suis un homme. Je pense que ça a toujours été lié à ce que je considérais être la meilleure façon de se comporter avec les autres. »

L'argument moral selon lequel changer l'expression de sa masculinité n'est qu'une manière de mieux diriger sa vie est récurrent au cours de mes entretiens. Il se constitue, une conception de la masculinité qui se concentre plus sur un aspect mental que sur la présentation de soi ou un registre d'apparence voulu, sauf dans des situations particulières comme des soirées.

Quand j'ai parlé de changement dans sa masculinité avec les participants, deux ont mobilisé l'expression « ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas que l'on te fasse » comme explication après la prise de conscience de leur position sociale. L'apparence, elle, est relayée au second plan dans l'expression du genre. Associée à une forme de superficialité au profit des valeurs personnelles, qui peuvent être transmises par le biais de discussions avec les autres.

« ROBERT: Euh ouais mes actions, mes actions et mes vêtements parfois. [...] Après, je me leurre pas, je pense vraiment pas que ça ce soit ce soit exceptionnel. Puis j'ai tendance à penser que l'aspect esthétique : c'est la partie la plus facilement mangée par le système patriarcal. Ça peut très facilement devenir juste un truc de vente, enfin, un truc de réappropriation par le capitalisme des luttes. Mais du coup, oui en vrai, de manière plus profonde, c'est vraiment le discours, la manière d'être qui compte et les discussions que j'aurai avec les gens. [...] Ma manière d'être :

c'est ce que je disais sur le fait de pas trop prendre de place, d'essayer d'être à l'écoute, et du coup je pense que ça se ressent, j'imagine. Je pense que ça permet de parler avec des gens avec qui tu parlerais pas en temps normal, parce qu'ils seraient rebutés par un comportement masculin bas du front classique. »⁹

L'ouvrage de Christine Guionnet et Erik Neveu, *Féminin/Masculin* (2021), explique comment les composants culturels, les différents agents de socialisation vont influencer la construction du genre. Ici, la masculinité s'est construite et ajustée comme une réponse aux revendications. Les participants renégocient leur genre en fonction de leur valeurs politiques et de leur groupe social, dans un travail constant de rejet et d'adoption d'attributs masculins. Et cela passe surtout par la manière d'être avec les autres et les discussions qu'ils peuvent avoir. Tout se passe dans la tête : se remettre en question, changer sa masculinité, montrer aux autres le changement.

Dans cette partie, j'ai pu explorer le lien entre l'engagement militant des participants et les questions de genre. Il est clairement explicité dans les entretiens que le processus de politisation est un des facteurs qui va ‘déconstruire’ le masculin. L'intensification de ce processus avec le début d'un engagement militant amorce la construction sociale d'un type de masculinité, à première vue complice puisque volontairement déviante de la masculinité hégémonique. Cette masculinité, qui se construit au sein de l'organisation militante, se compose d'attributs réfléchis à partir de certains aspects de la masculinité hégémonique. Dans cette deuxième partie, je souhaite étudier ce qui compose cette masculinité. Il est pertinent ici de faire dialoguer l'expression de la masculinité de ces militants avec la perception qu'ils ont d'une masculinité plus hégémonique, pas encore déconstruite.

Partie 4 - Idéologiser le masculin : tout dans la tête

Dans ce deuxième chapitre, j'approfondirai la notion morale derrière la masculinité affichée des participants. En effet, j'étudierai, à l'épreuve de la présentation de soi et en prenant en compte les écrits sur la masculinité hégémonique, comment elle se construit dans le milieu militant.

⁹ Vous pouvez retrouver la citation complète, non-tronquée, avec mes questions en « Annexe n°5 – Robert : sur le vêtement et la discussion ». Je n'ai intégré au corps du texte qu'un extrait dans un soucis d'espace suffisant cependant je pense que la version plus longue mérite sa place dans mon mémoire.

I- Contradictions dans la conception morale du masculin

Je commencerai par analyser les différentes contradictions des discours sur la masculinité des participants et poser une question de définition théorique du genre dans sa matérialité quand elle est associée à un système de valeurs politiques abstraites.

Vouloir transformer sans transgresser

La place prépondérante qui est donnée aux actions concrètes, à la manière de penser, pose un problème dans la définition du genre. Effectivement, vouloir changer son expression de genre peut passer par ces étapes. Cependant il est difficilement envisageable de transformer les normes de genre en relayant au second plan les injonctions d'apparences.

Le chapitre « Chapitre 1. Aux sources des identités masculines et féminines » (2021), de Christine Guionnet et Erik Neveu, rappelle l'importance des apparences et de la présentation de soi dans les assignations genrées ainsi que dans la constitution d'un ordre social. Ils abordent d'ailleurs la question du vêtement, et de la rareté de voir un homme transgresser les normes vestimentaires en mettant des habits assignés au féminin.

Christine Bard explique, dans son ouvrage *Une histoire politique du pantalon* (2010), le combat des femmes pour pouvoir porter le vêtement de l'homme. Porter le pantalon lorsqu'on est une femme n'est plus, aujourd'hui, vu comme une transgression. A l'inverse, un homme qui porte une jupe s'accompagne d'une stigmatisation sociale, il faut endosser une forme de déviance.

Ainsi, afficher un changement qui transgresse clairement les injonctions genrées est borné à une question de superficialité. Or, la présentation de soi reste centrale dans la constitution et l'assignation de genres sociaux. Cette idée a été légèrement abordée par certains participants en annonçant qu'ils se voyaient porter une robe seulement dans certaines situations.

« ANTOINE : Et à la Pride, je me suis permis d'être, genre, un peu dénudé, tu vois. C'est un truc que jamais j'aurais fait si j'étais avec des potes de mon école, par exemple. Parce que j'aurais été gêné de tout ça. Mais vu que là j'étais avec des militants, je trouvais ça un peu... Ouais, c'était cool, c'était un peu libérateur. »

Antoine explique qu'il se permet parfois de faire certaines modifications dans son apparence lorsqu'il sait qu'il ne va fréquenter que la sphère militante. Il se permet de plus s'afficher, libéré des injonctions. Gabriel en parle également quand il a décidé de se faire percer une oreille.

Si un homme qui affiche son intérêt pour le féminisme par la transgression de normes genrées revient à un engagement superficiel, approfondir la question du vêtement a été difficile. Peu de participants ont une réflexion poussée sur leur apparence, souvent borné à un style classique.

« CÉSAR : J'ai trouvé une veste en cuir à 30 euros sur Vinted, j'étais content. Maintenant, je la porte tout le temps parce que, bah c'est cool. Mais, ouais, je sais qu'après, il y a plus de facilité à avoir certaines habitudes vestimentaires, quand on est dans des trucs de fête, par exemple, où ça va être beaucoup plus ouvert. Tu peux te mettre en débardeur et tout. [...] Mais après, maintenant, si c'est vestimentairement parlant, je sais pas, j'aime bien porter des vêtements amples et tout... Si ! J'ai des pantalons, pattes d'eph. En fait, la mode est devenue assez unisex. C'est un avantage qui fait qu'il y a quand même plus trop de problèmes. »

Ce registre d'apparence, ancré dans le milieu militant, est constatable dans l'Annexe n°7 – Vêtements, dont les photos illustrent ce qui est lu quand César peine à décrire son style vestimentaire.

Alors, quand la présentation de soi est presque toujours relayée au second plan, ceux qui ont pu, par le passé, la prioriser et afficher clairement des transgressions se sont retrouvés à revenir dans un registre plus classique.

« ROBERT : Dans l'espace militant, de toute façon, souvent j'y vais après le taf ou un peu dans des moments à l'arrache donc je fais pas particulièrement gaffe. À un moment, un peu, genre je faisais les questionnements de genre à base de « est-ce que tu mets du make-up, du vernis tout ça », j'ai connu un peu ça. Il y a des trucs que je continue de faire de temps en temps, dans des cadres spécifiques de soirée ou quoi. Mais j'en suis vite revenu parce que j'ai vite été confronté aux dérives, enfin à des dérives possibles de ça. »

Robert a rectifié son propos au cours de l'entretien (cf. Annexe n°5) pour nuancer ce qu'il dit par rapport à l'inefficacité de changer de style vestimentaire dans le combat féministe.

Par conséquent, les participants cantonnent l'expression de genre aux actions qu'ils entreprennent, à leur valeurs politiques en désincarnant, pour certains, de sa dimension politique et genrée le vêtement, voire l'apparence en elle-même. Lorsque le vêtement et la transgression de l'apparence sont abordés, ceux qui essayaient de transgresser sont revenus dans des registres classiques par peur de « dérives » comme Robert ou par obligations professionnelles comme Léopold. Cet élément est aussi à mettre en perspective avec les normes d'hétérosexualité et les questionnements sur leur genre qu'on put avoir ces deux participants.

En partant de ce constat, il s'agit d'analyser la construction de cette masculinité, en mettant en parallèle la notion d'expression de genre avec celle de l'identité de genre.

La construction opaque d'une masculinité-identité

Dans l'ensemble, les participants considèrent avoir beaucoup avancé sur leurs « biais ». Ils affichent avoir appris de la masculinité traditionnelle et hégémonique et de s'en être départis.

« DARNELL : Ouais, ça c'est sûr, alors des changements sur moi. Sur moi sûr, beaucoup, beaucoup. Je sors avec une fille depuis deux ans et demi... et j'ai dû, pas mal changer mes habitudes. Forcément, depuis le début, parce que j'ai évolué en deux-ans et demi. Et surtout, c'est ma première longue relation et du coup je pense que j'ai fait des erreurs entant qu'homme assez importantes que ce soit des questions émotionnelles ou sur... le sexe tout simplement. J'ai dû faire beaucoup d'effort moi-même là-dessus, donc... Ouais pour revenir sur ce que j'ai dit au tout début, j'essaye, sur ça j'essaye forcément. Après dans la mesure de ce que je réussis à faire, sur ce qu'on me reproche aussi. Parce que c'est pas moi qui remarque tout seul tout ça, c'est ma copine me fait remarquer, des gens autour de moi me font remarquer, etc. J'essaye de ma part à ce niveau-là. »

Dans leur parcours de socialisation, des ajustements ont eu lieu dans l'expression de leur masculinité, « des erreurs en tant qu'homme » et on voit la place centrale de l'entourage amical et amoureux. Lorsque les participants ont effectué des changements, ils les considèrent comme positifs. En effet, les attributs de masculinité hégémonique qu'ils pouvaient performer avant sont vus comme toxiques pour leur entourage, notamment les femmes et minorités de genre.

Sur ce sujet, la question du consentement revient systématiquement. En effet, les participants témoignent tous d'avoir eu besoin à un moment que leurs partenaires les reprennent sur cette notion. Robert, le plus vieux participant, associe cette problématique à la période post #metoo.

« ROBERT : Ouais. Je sais que ma toute première relation était super jeune et pour le coup, je pense, on faisait vraiment n'importe quoi. Enfin, j'ai 30 ans. Et du coup, c'était quelques années avant que MeToo, les questions de consentement, etc., sortent. Et des deux côtés, pour le coup, on faisait vraiment n'importe quoi. Mais c'était acquis que y'avait pas besoin de demander à l'autre des choses. Et en plus, c'était avec une personne qui aussi avait vécu des violences avant moi et tout. Donc, je pense que pour le coup, à l'époque, sans aller dans des trucs horribles et tout, il y avait une zone grise du consentement tout le temps. Sans aller dans des agressions sexuelles. »

Outre cet aspect, il est toujours difficile pour les participants d'expliquer les choses qui ont concrètement changé dans leur comportement. Lorsque l'on met à part les valeurs politiques ou les connaissances, identifier les changements du quotidien, les réflexes qu'ils ont mis en place sont assez flous. Beaucoup ont du mal à reconnaître systématiquement une situation sexiste.

La notion d'identité de genre associée à l'expression de genre permet de comprendre comment les participants perçoivent leur masculinité. Ils peinent à expliquer et exemplifier les changements dans leur masculinité puisque les ajustements générés qu'ils ont opérés sur eux-

mêmes font surtout référence à changement de représentations sociales et d'identification genrée. Le parcours de politisation, son système de valeur et son fonctionnement social militant les a poussés à changer leurs repères sociaux. Ainsi, changer sa masculinité par un état d'esprit et des actions concrètes sont largement influencées par l'espace militant.

Or, j'ai pu observer une asymétrie claire dans la division du travail militant entre les deux co-animateur.rice.s de mon groupe d'action. En effet, la co-animatrice du groupe prend bien plus de responsabilités logistiques et organisationnelles que le co-animateur.

« JOURNAL D'OBSERVATION AVRIL 2025¹⁰ : Collage avec deux hommes et les deux co-animateur.rice. Un des militants avait le matériel pour coller. On se retrouve dans la rue et commençons à coller des affiches. Les hommes expliquent beaucoup de choses, notamment un des militants à qui les autres posent beaucoup de questions. Un débat démarre entre la co-animatrice et les autres militants. Une voiture de police passe, active la sirène brièvement, la policière nous dit qu'il est interdit de coller sur des bâtiments sans espace dédié. Les hommes n'ont pas l'air si stressés que ça, ils rigolent en disant que c'est la première fois que ça leur arrive. La co-animatrice, en revanche, propose de décoller des affiches et dit qu'il faut s'en aller rapidement pour ne pas avoir de problème. Après avoir un peu pressé les deux militants et le co-animateur, nous partons. Sur le chemin, le co-animateur du groupe reste en retrait, parle avec les militant.e.s. Il ne fait pas grand-chose, ne décide de rien, cette observation persiste au fil des réunions. »

L'asymétrie dans la distribution du travail militant est un élément qui m'a été rapporté deux autres fois. César, co-animateur d'un autre groupe d'action, en a parlé dans son entretien.

« CÉSAR : Et pendant le nouveau Front Populaire, on a eu un afflux de militants énorme. [...] Ce qui fait que derrière : beaucoup de tâches administratives, notamment, ce qui était le classique : la prise de notes, ce genre de trucs. Les trucs un peu vraiment chiants. C'est retombé plusieurs fois sur la personne qui était co-anime avec moi. Après, je m'en suis rendu compte, du coup, j'ai essayé de changer le truc. En plus, c'était super compliqué parce que j'étais aussi en flirt avec cette personne. Donc, c'était vraiment vraiment une grosse galère, ce qui fait qu'il y a des relations interperso et des relations pro qui se mêlent. Ce qui fait que, en gros, j'ai vraiment fait de la merde sur beaucoup de trucs. [...] En gros, je dormais pas. Du coup, je lui foutais la pression et je lui foutais le reste. C'est-à-dire, d'autres tâches, où en fait, je lui disais « c'est à toi de le faire », alors qu'il y avait d'autres gens qui pouvaient le faire et pas forcément elle. Et bah, forcément moi, plutôt que de le dire c'est moi qui aurait dû le faire. »

Ici, on constate plusieurs éléments. Premièrement, on voit ce qu'Olivier Filleule et Christine Roux expliquent dans leur ouvrage *Le sexe du militantisme* (2009). Quand, dans le chapitre « Chapitre 1 / Travail militant, action collective et rapports de genre », Olivier Filleule mobilise l'« appropriation collective du travail des militantes », il explique comment la division sexuée

¹⁰ Jeunes Insoumis.e.s. (2025, avril). *Réunion et collage. Action Populaire.*

du travail militant, tant dans l'assignation des tâches que dans leur hiérarchisation, produit une inégalité de traitement genré au sein l'organisation ainsi qu'une invisibilisation du travail féminin. Cette citation se place dans ce cadre d'analyse. César, co-animateur débordé, choisit ce qu'il veut faire et assigne le reste du travail à la co-animatrice. Dans l'entretien, il explique d'ailleurs lui avoir donné les tâches administratives, « un peu vraiment chiant[e]s », et se réserver les tâches qui ont une fonction sociale comme former les militant.e.s. Dans l'assignation des tâches et leur hiérarchisation, il ramène de nouveaux.elles militant.e.s et les présente au reste de l'organisation, tandis que sa co-animatrice prend en notes les réunions, produit des comptes rendus et gère la logistique. On voit quel travail au sein de LFI sera plus valorisé par le groupe. Conscient du sexismne dont il a fait preuve pendant cette période, César explique, avant d'aborder cette histoire en détail, qu'il sait qu'il a « fait de la merde ». Pour autant, il n'aborde pas ce qu'il aurait fait pour essayer de contrebalancer la situation.

Deuxièmement, on voit la complexité des liens partagés par les militant.e.s. Quand César parle du mélange entre la relation amoureuse qu'il a eu avec la co-animatrice et la relation professionnelle qu'il entretenait en même temps avec elle, il confirme l'idée d'un espace militant composé de sociabilités complexes dont les relations vont souvent plus loin que la simple camaraderie militante.

Troisièmement, les participants ont difficilement expliqué en quoi l'expression de leur masculinité avait matériellement changé dans leur impact sur les personnes qui les entourent. Outre les discussions qu'ils ont pu avoir avec des proches sur leur travers masculins ou de prendre en considération, sans remettre en cause et en se questionnant, les témoignages dont ils sont la cible, identifier des éléments qui ont concrètement changé chez eux, dans l'impact qu'ils ont sur les autres, reste flou. Robert parle d'une période de sa vie où il laissait passer des opportunités professionnelles dans un travail très masculin pour favoriser des collègues ou amies féminines, Georges m'a parlé du fait de diversifier sa playlist en essayant d'intégrer plus d'artistes féminines, mais l'expression de genre au sens de la mise en scène de soi dans les relations interpersonnelles est largement relayée au second plan.

Concrètement, les différents questionnements des participants relèvent davantage de la construction d'une identité de genre, qui se départit de l'hégémonie, qu'un changement son expression. Ils bénéficient toujours d'une forme de privilège dans l'espace militant au détriment de leurs homologues féminines. Leur difficulté à identifier les situations sexistes, dont ils peuvent être l'acteur, et à établir des réflexes quotidiens féministes, montre que leur masculinité se place dans une forme de complicité du patriarcat.

De plus, ils approchent leur masculinité d'un point de vue individuel. Ceci les pousse à opérer des changements dans leur manière de penser et à vouloir inciter les autres plus par la discussion que par l'apparence, rendant difficile pour eux de reconnaître leur performance de genre.

Reconnaitre sa performance de genre

Lorsqu'il s'agit de performance de genre, il est difficile de récolter des réponses concrètes, à l'exception de certains aspects de la masculinité comme la question du consentement ou celle de la virilité.

Antoine explique qu'il aborde la lutte féministe du point de vue de la domination et que l'apparence est, pour lui, secondaire dans la lutte. L'important est d'apprendre sur les effets des systèmes de dominations, par exemple les inégalités de salaires dans le monde professionnel¹¹.

Puisque considérée comme secondaire, mettre en avant son apparence n'est pas évident. Le manque d'attention à ces éléments rend l'analyse de leur présentation de soi complexe. Or ils utilisent tout de même des registres d'apparances particuliers, un lexique propre à leur milieu. Ainsi, ils performent un certain groupe social par leur face sociale. Réduire ces éléments à « éviter de prendre trop de place » est représentatif d'une masculinité qui se construit par les valeurs morales et une politisation de leurs comportements personnels mais pas de leurs apparences, de la personnalité qu'ils présentent au monde.

Certains identifient, en revanche, les moments où ils se permettent de faire certaines actions car ils sont perçus comme des hommes, hégémoniques par moments.

« GEORGES : J'ai peut-être changé ma perception du monde dans lequel vous [les femmes]¹² vivez, qui n'est pas du tout le même que le mien. Moi, j'aime beaucoup marcher. J'aime bien sortir; j'aime bien rentrer bourré à deux heures du mat' à pied, pour parfois des distances assez énormes. Donc, ça m'arrive souvent de marcher une heure et demie dans la rue de nuit pour rentrer chez moi. Il m'est rarement arrivé des dingueries. Et je me suis rendu compte récemment que pas une seule femme de ma vie n'a jamais fait ça quoi. Je prends petit à petit conscience des inégalités, qui sont absolument énormes. De la facilité avec laquelle on aborde le monde en tant qu'homme blanc, cis, du fait qu'on a beaucoup moins besoin de se battre. [...] Dans le métro, les carrés de quatre, éviter de prendre la place qui n'est pas face à la fenêtre, mais plutôt me décaler pour laisser la place côté couloir à la femme. Enfin bon, on s'en fout, c'est un petit truc. »

¹¹ Exemple qu'Antoine lui-même a mobilisé au cours de l'entretien.

¹² Ndlr.

Il est donc possible que les participants se rendent compte que le fait d'être perçu comme homme leur prodigue une forme de privilège dans leur vie de tous les jours. L'exemple que mobilise Georges montre dans quelles mesures son apparence lui permet de pouvoir faire ce dont il a envie sans être limité par la perception que les autres ont de lui. En expliquant le temps dont il a eu besoin pour comprendre que ce n'est sûrement pas possible pour les femmes de faire la même chose, on voit à quel point il est difficile pour les participants de reconnaître leur performance de genre, surtout lorsqu'elle donne accès à certains types de priviléges.

Quand les participants se rendent compte qu'ils doivent performer une masculinité plus hégémonique pour que cela facilite leurs interactions sociales, certains en ressortent une forme de satisfaction. A l'instar d'Antoine qui explique être un peu sensible à une esthétique plus « prouveur » ou « montrer les muscles », César en parle aussi dans son entretien :

« CÉSAR : Après, moi, je considère que je suis quand même un peu mascu sur les bords. [...] J'aime bien me foutre en noir et clairement, je pense qu'il y a des fois où la violence, dans des situations d'extrême urgence où il faut défendre quelqu'un, – en l'occurrence, je parle pour mon frère où j'ai dû le défendre – elle est obligatoire. En fait, le truc, c'est que derrière : « tu fais le mascu contre d'autres masculins ». [...] Si tu cries pas plus fort, ils vont taper ton pote. Et si t'as pas tes potes mecs derrière qui vont faire bloc contre toi en mode, on va vous taper aussi. Et vu qu'il y en a qui ne comprennent que ça, y'a un moment où quand tu leur dis, quand ils ont des plaintes au cul, quand tu les menaces de porter plainte, en fait, qu'ils n'en ont rien à foutre. [...] Du coup, tu es un peu obligé de devoir utiliser ces codes-là pour éviter que ça parte trop en couille. Après, le truc, c'est qu'on peut pas déconstruire les autres à leur place. On peut pas dire aux autres de changer et s'ils veulent pas changer, c'est nous qui changeons mais on change tout seul. »

Dans cette citation, César explique la tension qu'il peut y avoir entre la demande sociale de virilité, notamment par les autres hommes, et la satisfaction qu'il peut ressentir à incarner une masculinité plus virile ou violente. Il explique clairement dans l'entretien qu'il n'a pas un physique viril. Cependant on voit qu'il aime, dans un sens non-permanent, incarner une image plus sombre de lui-même, qui est valorisée socialement, que ce soit dans un cadre social militant ou plus large. Son témoignage montre aussi que le milieu militant peut, à la fois, valoriser une masculinité qui prend conscience mais aussi des attributs virils, violents, presque « masculins ».

Finalement, reconnaître sa performance de genre est difficile pour les enquêtés, sauf quand il leur est demandé de performer une masculinité avec laquelle ils sont en opposition.

II- Quand l'expression de genre rencontre le stigmate

En présentant les différentes normes et injonctions auxquelles les individus doivent se conformer pour pouvoir accéder au groupe et en incluant la notion d'entrepreneur.euse.s de morale, je souhaite ici étudier les différentes dynamiques de changement à l'œuvre et leurs limites, les stigmates. En effet, quand les participants souhaitent, dans l'expression de leur genre, moins opprimer ou limiter leur privilège, ils vont essayer de présenter de manière concrète la manière dont ils négocient leur genre.

S'ajuster en fonction du milieu

Les participants, même s'ils considèrent cela comme secondaire, vont adopter des éléments de présentation de soi afin de pouvoir mieux s'intégrer dans le milieu militant. Que ce soit leur style vestimentaire (cf. Annexe n°6 – Parure ; Annexe n°7 – Vêtement) ou l'utilisation d'un lexique particulier, la manière dont ils mettent en scène leur corps et la présentation qu'ils font d'eux-mêmes témoigne d'un attachement aux valeurs de gauche militantes.

Dans son article, « Les hommes proféministes : compagnons de route ou faux amis ? » (2008), Francis Dupuis-Déri explique comment des hommes avec une masculinité complice se retrouvent à bénéficier des idéaux féministes car cela leur permet d'échapper à certaines injonctions masculines traditionnelles dans lesquelles ils ne rentrent pas.

« Certains hommes hors normes, dont le caractère ne cadre pas avec une masculinité viriliste, peuvent tirer profit du féminisme pour s'assurer une certaine cohérence identitaire. » (Dupuis-Déri, 2008)

C'est ce que j'ai pu observer avec les participants à cette enquête. Aucun ne se sent en phase avec une forme de masculinité traditionnelle, car considérée comme violente, toxique. Ainsi ils s'informent et s'inspirent des enseignements du féminisme, des milieux LGBTQIA+ (Rault, 2016), pour pouvoir afficher une performance de genre qui leur correspond plus sans forcément remettre en cause les « résidus de la structure patriarcale » de leur organisation militante.

« GABRIEL : J'avais complètement oublié que j'avais une boucle d'oreille et une bague. Après, tu vois, j'ai que une bague, et il y a plein d'hommes, même qui se veulent très virils etc qui portent des bagues, donc je ne suis pas sûr que ça ce soit un adoucissement de mon rapport à la féminité. Mais peut-être la boucle d'oreille, je l'aurais pas portée il y a quelque temps et maintenant ça va aussi, en vrai, dans les milieux de gauchos, on est plein à porter des boucles d'oreilles, même quand on est des hommes, donc c'est aussi lié justement à mon militantisme aux gens que j'ai rencontrés. »

fréquenté. Et le fait que les boucles d'oreilles c'est pas quelque chose qui est tabou et c'est pas quelque chose qui est mal vu. »

On voit, ici, comment le militantisme a impacté les registres d'apparence. Grâce aux systèmes de valeurs politique qui régissent le milieu militant jeune à LFI, ils ont pu s'autoriser certaines formes de transgressions qui sont normalisées. Pour autant, ils ne considèrent pas ces éléments comme tels, ils représentent une norme d'apparence assez répandue pour qu'elle ne soit plus considérée comme subversive dans leur milieu.

La tradition transgressive des apparences des milieux féministes et queer s'est étendue au militantisme de gauche. Par conséquent, les hommes se retrouvent à s'inspirer de leurs valeurs et leurs normes dans l'expression et leur identité de genre.

« Le masculin sert ici encore de support à l'universel et à la figure de la neutralité identitaire. En outre, le mouvement de rapprochement passe davantage par les femmes, qui s'approprient certains vêtements ou looks initialement masculins, que par l'inverse : si les femmes portent volontiers pantalons, talons plats et couleur bleue, si elles n'hésitent plus à avoir les cheveux courts, encore peu d'hommes osent les jupes et les talons hauts. La principale évolution consiste donc surtout en une masculinisation des femmes, plus qu'en une féminisation des hommes. » (Guionnet & Neveu, 2021)

Précisant l'approche de Christine Guionnet et Erik Neveu, les participants, et les militants au sens plus large, adoptent des éléments d'apparence assignés au féminin et qu'ils considèrent, maintenant, unisex (cf. Annexe n°6 – Parure).

Les limites du possible

Cependant, mon enquête ne contredit complètement ce que les sociologues expliquent dans cette citation. En effet, on ne peut pas parler de « féminisation des hommes ». Leur attitude, leur style vestimentaire et coupes de cheveux montrent que la transgression des codes d'apparence a des limites. Ainsi, si l'on se focalise sur le style vestimentaire (cf. Annexe n°7 – Vêtements), on observe que les participants restent sur un registre classique de militant de gauche sans pousser transgression frontale des injonctions genrées. Les couleurs portées sont sombres, neutres, peu osent le rose ou le violet. Les vêtements sont dans des registres classiques, « unisex », avec des jeans ou pantalons en toile, t-shirt ou chemises non cintrées et manteaux ou vestes sans fourrure ni froufrous. Certaines transgressions ont été adoptées et normalisées comme les bijoux, mais d'autres sont toujours associées à une stigmatisation comme le maquillage, porter des jupes et robes, des crop-tops.

« DARNELL : Je casse pas les codes du genre avec mon jean oversize et mon pull. En fait, je me dis que je pourrais, mais est-ce que c'est une envie réelle ou que je me retiens implicitement de le faire à cause de ces normes, etc. J'en ai aucune idée. Parce que quand je vois un mec avec une robe, j'ai pas spécialement de truc dans ma tête qui me fait dire « Ah je veux faire pareil ». Donc je me dis bêtement que c'est juste que je n'ai pas spécialement envie d'en mettre. Mais est-ce que c'est mon cerveau qui a été conditionné à ça ? Je sais pas. Après, via la parole, c'était quoi via la parole ? J'essaye moi-même de ne pas monopoliser la discussion. Là où je ne le fais peut-être pas remarquer, où je vois des situation [sexistes]¹³, tout le temps, moi, j'essaie de faire un effort sur le mouvement de ma personne, mais je sais pas trop en quoi ça irait plus loin que ça. »

Les limites qui sont posées derrière les transgressions que les participants s'autorisent ou non sont justifiées soit par une question de goût personnel, soit par la limite que représente le regard des autres dans la constitution d'une apparence réellement subversive. Deux participants expliquent qu'ils s'étaient autorisés, à un moment, des transgressions radicales et qu'ils sont revenus sur des registres classiques soit par peur des dérives ou parce que cela permettait des relations, notamment professionnelles, plus cordiales, moins cataloguantes politiquement.

En revanche, d'autres participants témoignent se permettre de mettre des choses plus osées lors de contextes queers ou féministes. A l'instar de l'Annexe n°8 – Signalétique portée, on voit les paillettes à disposition le 8 mars que les hommes se mettent sur les joues et qui maquille. Cet exemple avait été aussi mobilisé par Robert à propos de ses camarades de boxe.

Ainsi, pour comprendre pourquoi les participants s'autorisent de manière partielle des transgressions, il s'agit de mobiliser le travail de Wilfried Rault dans son article « Les attitudes « gayfriendly » en France : entre appartenances sociales, trajectoires familiales et biographies sexuelles » (2016).

« Les classes aisées se distinguent donc uniquement par une plus grande acceptation sur l'indicateur de principe le plus vague. Indicateur dont ces mêmes catégories sociales perçoivent sans doute plus directement la portée politique. On peut se demander dans quelle mesure les individus savent que cette position est la « bonne réponse » au sens où elle correspond à la représentation qu'ils ont de leur posture « tolérante ». Cette attitude serait le résultat de ce que Fassin nomme l'inversion de la question homosexuelle : la parole homophobe est moins tenable socialement, notamment dans les catégories aisées où une position de principe favorable est désormais bienvenue. » (Rault, 2016)

On voit ici la tension qui se matérialise chez les hommes dans le milieu militant avec « l'inversion de la question homosexuelle » (Fassin, 2008). Par l'adoption, dans des soirées queer, féministes, militantes, de registres d'apparence en subversion des normes de genre, ils

¹³ Ndlr.

témoignent de leur lutte contre les discriminations que vivent ces personnes. Or, dans la société et dans la vie de tous les jours, une apparence qui transgresse est synonyme d'oppression. C'est ici qu'on retrouve la question d'un « indicateur de principe le plus vague ». L'exposition à un système de discrimination, le regard des autres, et l'association à une sexualité marginalisée par leur apparence leur confère une position sociale inférieure à la leur (Connell et al., 2014).

On pourrait considérer que le choix de ne pas adopter ces codes peut être justifié par une peur de s'approprier la culture queer. Cependant, en entretien, cet aspect n'est pas abordé. Beaucoup parlent des dérives qui peuvent exister d'autres hommes militants de gauche qui manipulent les codes d'apparence pour se mettre en valeur. Ou, ils expliquent simplement ne pas être attiré par cet esthétique sans y voir une stratégie d'évitement ou une peur de stigmatisation sociale.

L'association entre la transgression des normes genrées et l'homosexualité et la revendication politique par l'apparence est, pourtant, une tradition queer et féministe très ancrée dans les milieux militants. Cependant les participants n'ont pas abordé cet aspect, plus encore, ils n'abordent pas non plus la stigmatisation sociale que peut subir une apparence déviant de la norme. Or, cet élément peut constituer un facteur de réticence à adopter apparence transgressive.

Le danger derrière la déviance

Alors même qu'un des participants a été confronté à un acte de violence homophobe dû à son apparence, la notion de danger qui est encouru par un individu considéré socialement comme déviant n'a pas été un sujet.

« LÉOPOLD : Bah, y'a une période où j'aimais bien mettre des mini-shorts, des marcelz qui n'émettent pas de la masculinité, on va dire. Et je sais que ça peut créer des regards, ça peut créer des trucs que j'ai rarement la patience de subir. Alors parfois je me passe plus en mode masculin, disons. Et après, hors militant, j'ai vécu à Paris jusqu'à mes 20 ans. Et je me suis ouvert sur ma sexualité, sur mon genre, en étant à Paris. Donc là, je me suis habillé vraiment différemment. Je me souviens une fois j'avais un crop-top, c'est la seule fois où... j'ai garé mon vélo je sais pas où, il y avait un parking en hauteur et il y avait quelqu'un qui m'a balancé un caillou. Et c'était le... mon pic de liberté. Et après ça a un peu descendu. Parce que j'ai déménagé de Paris, à ce moment-là, j'étais en études de philo, et je suis passé dans la restauration du patrimoine – donc dans le bâtiment. Et là je sais que je suis repassé sur un mode beaucoup plus masculin. Parce que j'avais pas l'énergie ni la patience d'avoir à affronter le... D'avoir à faire en sorte que les gens s'habituent à comment je suis. »

Remettre en question les normes de genre, en allant jusqu'à avoir une apparence qui stigmatise, aboutit à des discriminations. Cependant, Léopold considère que l'acte de violence qu'il a subi

est un signe de victoire, comme s'il avait réussi avec succès à se subvertir des normes. Si bien qu'il se fait agresser pour cela.

Changer l'expression de son genre, la présentation genrée de soi, dans des prises de positions les plus radicales, exposent à des violences de la part de l'ordre social. Aussi bien par homophobie que par des considérations passionnées pour l'ordre genré. Cependant, les participants n'expliquent pas par cet axe leur refus d'adopter un registre d'apparence beaucoup plus transgressif que celui qu'ils utilisent aujourd'hui pour exprimer leur masculinité. Derrière l'argument de superficialité, ils n'essaient pas d'expliquer plus en profondeur leur choix. Léopold, quand il explique qu'il n'« avai[t] pas l'énergie », gratte la surface d'un contrôle social plus large qui déclasse les hommes dont l'expression de genre est associée à une masculinité gay ou déviante dans des catégories marginalisées.

Dans cette hiérarchisation des masculinités, les participants à cette enquête ont d'ailleurs, eux aussi, un rôle à jouer dans la constitution de masculinité-types, d'archétypes, dans le milieu militant. Il s'agit donc de comprendre comment ils construisent leur typologie au sein de leur milieu social.

III- Construire le rôle de l'homme classique

Je souhaite ici étudier les différentes dynamiques de stigmatisation dont le masculin est la cible que ce soit de la part du social ou du milieu militant. En effet, j'ai pu aborder avec les participants la question des agressions sexuelles. Dans les milieux de gauche, cette question fait l'objet de nombreux débats, notamment autour du « boycott » de certains figures publiques. Les participants ont peu parlé du boycott d'artistes. En revanche, la question du boycott est abordée et pratiquée quand il s'agit de l'entourage, qu'il soit témoin, victime ou coupable.

Se distancer de l'« agresseur »

La conduite de la majeure partie des participants dans le cas d'agression est de couper les ponts rapidement avec l'agresseur.euse qui est ciblé.e par un témoignage d'un.e proche. Très répandue dans le milieu de la gauche, les participants ont tous été confrontés, au moins une fois, à des cas de violences sexistes et/ou sexuelles. Plus ou moins sûrs d'eux et plus ou moins drastiquement, certains expliquent avoir décidé de ne plus parler à la personne qui était accusée.

« ROBERT : Dans un contexte plus perso, par contre, ouais, j'ai été confronté [à des cas d'agression]¹⁴. Et avec des amis de longue date, parfois. Et en fait, ma manière d'agir, je pense qu'elle est questionnable, parce que j'ai coupé les ponts à chaque fois avec les gens. [...] Mais en fait, les différents cas où ça s'est passé, j'ai l'impression que les gars, ils ne creusent pas non plus énormément, quoi. Les gens en question, soit ils doivent se douter, j'imagine, soit ils s'en foutent ou ils en ont peut-être même pas conscients du truc. Et ils disent juste « oui, bon, ben, il arrête de parler, il fait ça life », tu vois. Donc c'est aussi ça qui me questionne, sur ma méthode - entre guillemets - ma manière de réagir, qui est un peu plus, peut-être, épidermique ou quoi. Je sais pas. Mais c'est que j'ai pas la sensation que ça fasse bouger les choses pour l'agresseur. [...] Je l'ai eu avec un gars, avant que je connaisse l'ampleur de ce qu'il avait fait. Et en fait, j'ai vu qu'il était dans le déni complet, que tout ce que je disais, ça passait pas. Même, en fait, deux gars différents. Maintenant que je creuse, je me rends compte que ça m'est arrivé plusieurs fois. Mais j'ai été confronté à de l'incompréhension. [...] Celui-là, vraiment, j'ai coupé les ponts. Surtout qu'après, j'ai d'autres amis encore plus proches qui m'ont dit qu'il leur avait fait des choses vraiment, vraiment... Enfin, illégales totalement. »

On comprend, premièrement, la place centrale que tient le témoignage des proches dans l'entretien du lien social avec une personne. Les participants, même s'ils n'ont pas toujours de réaction aussi drastique, peinent à mettre en doute le récit de la victime.

Comment ils vivent ces accusations : outre l'empathie pour la victime et l'envie de l'accompagner dans la guérison de son traumatisme, beaucoup expliquent que ces faits sont source de remise en question. Une grande partie des participants témoignaient avoir eu des comportements qui pourraient être considérés comme problématiques aujourd'hui. Ils abordent peu la question en détail mais mentionnent des relations passées comme ambiguë ou que certaines affaires auxquelles ils ont été confrontés leur rappellent leur propre comportement.

« GABRIEL : à titre purement égoïste, [les affaires de VSS]¹⁵ permet[tent] aussi de prendre conscience pour soi-même en tant qu'homme que aussi des comportements... Bon, là, pour le coup, c'était avéré, c'était des viols, il n'y avait même pas d'ambiguïté, il n'y avait même pas de vision subjective de l'événement, donc la question ne se posait pas, mais ça peut te faire réfléchir également à comment aussi, toi, tes comportements peuvent être interprétés, même si, de prime abord, tu ne penses pas forcément à vouloir faire quelque chose qui peut blesser l'autre personne. Mais ça peut en effet le faire et ça peut être considéré comme... par exemple, sur la question du consentement, c'est une question qui est pas évidente parce que le consentement, c'est quelque chose qui est hyper difficile à définir. »

Gabriel montre comment la remise en question de sa masculinité et le fait de prendre conscience de certains comportements qu'il aurait pu avoir, sont d'abord passés par une phase

¹⁴ Ndlr.

¹⁵ Ndlr.

d'identification à l'agresseur, puis une phase de politisation. Notamment sur les questions autour du consentement, il en a retiré un enseignement sur des ajustements à effectuer sur son comportement, notamment avec les autres, dont les femmes avec qui il entretient une relation.

Antoine explique ce phénomène d'identification à l'agresseur plus en détail :

« ANTOINE : Et ensuite, il y a des situations où c'est suffisamment ambigu pour que je me dise « Putain, merde, si ça se trouve, moi, dans le même cas, j'aurais pu merder », tu vois. [...] Là, c'est de la remise en question, genre, te dire : « Ah ouais, dinguerie, si ça a été perçu comme ça par la personne », etc. ou : « Pourquoi est-ce que moi, dans cette situation-là, ça m'aurait pas plus choqué que ça en tant que mec ? » Du coup, faut une remise en question. Mais même, pour parler d'actualité un peu militante, j'étais à fond derrière la chaîne Dany et Raz, tu vois ? Et il y a eu tout le truc... - Je sais pas si t'as entendu parler, je suppose - Et du coup, dans cette situation spécifique, je m'identifie plus au mec, puisque je suis un mec. [...] Mais je sais que j'ai eu des discussions assez longues avec, notamment avec ma copine qui, elle aussi, est militante, sur le sujet, etc. Où, justement, bah, j'abordais plus le point de vue masculin, et sur le fait que dans certaines situations, on se rend même pas compte qu'on fait de la merde, quoi. [...] Qu'on peut faire du mal, etc. Et l'angoisse que ça pourrait représenter d'être la personne qui fait du mal et sans forcément s'en rendre compte. »

Le dégout de l'agresseur, c'est la première chose qui est évoquée quand on aborde la question des agressions. La bonne manière de gérer ces faits revient à être dégouté par la personne, ne plus la voir. Or, dans certaines situations, il est compliqué de savoir si, dans la même situation, ils auraient été capables de se rendre compte du problème. Ensuite, on comprend que certains faits sont à nuancer, car les participants considèrent qu'ils auraient pu avoir ce type de comportement.

« LÉOPOLD : Je pense que l'exemple qui apporte le plus de conséquences [politiques]¹⁶, c'est le consentement où je considère, avec cette personne en tout cas, je considère pas avoir franchi son consentement. Mais à plusieurs reprises, j'ai dû être repris parce que, par exemple, je confondais le jeu et le non quoi. Et ça, par exemple, ça a été quelque chose qu'il m'a fallu vraiment acquérir, impérativement. »

Ici, Léopold fait le lien entre politisation à gauche et la remise en question certains comportements qu'il pourrait avoir à l'encontre de sa partenaire.

Finalement, l'idée de la construction d'un double discours ambigu de la part des participants semble central. En effet, ils se retrouvent souvent à s'éloigner le plus possible de l'agresseur.euse, celle.lui qui blesse leurs proches, leur famille, en l'informant plus ou moins.

¹⁶ Ndlr.

Or, un certain nombre, à l'exception de Gabriel et Georges¹⁷, avouent dans leur entretien avoir eu des gestes passés qui, dans un sens, franchissent une limite dans le respect de l'autre. A l'exception de Robert qui explique en avoir parlé avec la personne concernée et Léopold, les autres ne disent pas en avoir parlé avec leur partenaire de l'époque.

Créer et savoir où trouver l'adversité...

Cette conception de l'agresseur.euse, celle.lui à boycott, montre comment l'établissement de réflexes à l'encontre de certains hommes prend son origine dans une manière de voir l'autre, de voir les autres masculinités qui composent l'espace social. Ces hommes moins déconstruits, moins politisés ou moins éduqués sur le féminisme qu'eux sont catégorisés par les participants notamment dans l'objectif de construire une figure adverse. Cet adversaire, incarné par un homme dangereux pour leur entourage queer et féminin est également teinté d'idées virilstes ou masculinistes, le rendant infréquentable aux vues de ses positionnements politiques.

« GEORGES : [...] Ouais, je pense que ça va pas mal dépendre des gens qui sont autour. Je sais qu'en soirée électro, par exemple, je vais être beaucoup plus alerte sur ce qui peut se passer, parce que je connais pas les gens. Alors qu'en mobilisation, effectivement, c'est des gens qui partagent un peu les mêmes valeurs que toi, un peu le même cadre. Il y aura plus de gens, on va dire, queer et woke au kilomètre carré que dans d'autres endroits ».

La place de la sphère militante dans la construction de cette altérité devient centrale. Le choix qui est opéré pour les moments de vigilance montre comment l'étiquette militante et de politicisation garde une position déterminante dans la perception qu'ont les participants des autres, et surtout la perception qu'ils ont des masculinités. Les milieux militants ne sont pas exempts d'affaires de violences sexistes. La démission du député Hugo Prevost, saisi par le Comité de suivi contre les Violences Sexistes et Sexuelles (CVSS) de LFI, pour une affaire de violences sexuelles l'illustre. En rappelant que le milieu militant n'est pas immunisé des logiques patriarcales et, donc des violences qui l'accompagnent (Jérôme, 2019), la création de la CVSS montre le besoin d'une instance régulatrice qui se charge de ces affaires. Cependant, peu de militants connaissent bien son fonctionnement, à l'exception des plus mobilisés.

« CONSTANCE : Est-ce que tu connais les outils mis en place par LFI de signalement des VSS ?

¹⁷ Du moins, il n'a pas abordé ce point de manière explicite. La partie de l'entretien qui en parle est à retrouver en Annexe n°9 – Georges et ses relations amoureuses.

DARNELL : Non. »

Ces exemples montrent la constitution d'un stigmate extérieur au milieu que les participants fréquentent. L'extérieur de la sphère militante est constitué d'une masculinité déviant, qui est clairement stigmatisée et centrée sur une conception virile, presque masculiniste, de l'homme plus traditionnel, moins politisé, qu'ils incarnent aussi parfois, par nécessité. Comme l'explique César « c'est faire les toto ouga bouga, en mode, j'ai montré les muscles »¹⁸, ceux qui se mettent torse nu, qui n'ont pas pris conscience et qui, par conséquent, finissent par agresser des femmes.

... Pour la combattre

La constitution de ce stigmate d'un homme pas assez déconstruit, viril et dangereux pour les autres peut être expliquée par les trajectoires biographiques. A l'instar de Robert, victime de violences intra-familiales de la part de son père, qui se tient consciemment à l'écart des hommes trop « traditionnels », par méfiance.

Mais elle est aussi tirée des témoignages de vécu de violences et des écrits féministes sur la structure patriarcale. Dénoncer la construction sociale des masculinités, notamment hégémonique, est quelque chose que les participants n'hésitent pas à faire. C'est aussi ce qu'ils font en constituant le stigmate apposé à l'homme qui n'est pas politisé à gauche.

« GEORGES : Je crois qu'il y a une masculinité aujourd'hui qui est un peu scindée en deux entre les masculins et les personnes qui sont plus woke, plus alertes. Et j'ai l'impression qu'il y a un véritable fossé entre les deux, que t'es un peu obligé de choisir un camp. Je sais pas si c'est vraiment des camps, mais.. Plutôt essayer de se déconstruire ou ne pas du tout essayer, et pour moi c'est une différence qui est assez énorme. Si tu fais pas l'effort en tant que mec de te déconstruire... [...] Se sentir lésé par les femmes, attaqué par les femmes. Enfin, normalement c'est quelque chose qui tient pas la route, donc je t'en conjure, fais un effort. Après j'ai eu un vécu assez chouette, j'ai pas eu de trauma. Je parle de gens qui ont eu un vécu totalement différent. Et pour qui je me prends pour parler d'eux comme ça. Mais... Je sais pas. Je trouve que c'est un peu facile parfois de pas se remettre en question. »

On comprend dans cette citation comment le stigmate se construit. L'idée d'un choix manichéen entre deux types de masculinités, deux manières d'être homme. D'un côté l'hégémonique, celui qui oppresse, et de l'autre, celui qui refuse l'hégémonie, qui se pose des questions sur son genre. Dénoncer la masculinité hégémonique, toxique, est souvent repris par les participants. Prendre conscience de la domination dont ils profitent devient une forme de rituel de passage militant,

¹⁸ Citation extraite de l'entretien avec César.

une nécessité. Ce rituel va se transformer en une manière de se comporter, accompagnée de comportements spécifiques, comme, par exemple, reprendre les gens autour de soi.

« ROBERT : Du coup, c'est assez tard que j'ai rencontré les dynamiques de vestiaire et tout ça, les trucs un peu un peu bas du fond. [...] Mais ça m'est arrivé souvent quand même de reprendre des gens. Mais de manière je vais dire « douce ». Genre, je le fais un peu avec tact. J'essaye, parce que je sais à quel point les gens peuvent se braquer sur ces sujets. [...] Et puis on aborde le fait que peut-être dans certains cas « ouais t'as dit de la merde ou fallait pas faire ça ou quoi voilà ». [...] Après bon par chance je suis quand même pas trop souvent confronté à ça peut-être parce que je côtoie pas beaucoup de mecs et ceux que je côtoie toujours sont des militants qui semblent l'être sincèrement. [...] Enfin être militant ça te protège pas du tout de pas être une personne toxique ou un agresseur ou quoi mais ceux qui réussissent l'épreuve du temps je me dis « bon bah il y a un peu moins de chances qu'ils le deviennent », j'espère. »

Combattre cette masculinité non-militante revient à se poser la question de comment les participants se sont retrouvés à vouloir s'y opposer.

Dans la dynamique sociale que j'ai pu évoquer plus haut, et dont parle l'article de Wilfried Rault, une forme de distinction sociale se dessine autour de la question homosexuelle. Ma recherche a souhaité approfondir cette idée de distinction, sous fond de mépris de classe sociale (Rasera & Renahy, 2013) et de besoin d'éduquer les autres hommes. Notamment dans l'idée de combattre cette masculinité perçue comme déviante.

Même s'il est compliqué de reconnaître sa performance de genre, la présentation de soi des participants s'affiche en opposition à l'hégémonie, ne s'étant jamais vraiment bien entendus avec des hommes, étant très proches de leur mère, leurs sœurs/adelphe, qui les éduquent et leur apprennent à exprimer une masculinité plus éveillée que celle des mascus.

Cette partie montre comment les participants construisent et présentent leur genre. Il est pertinent ici de se demander si la constitution d'une masculinité déviante ne serait pas le résultat d'une stratégie d'évitement des accusations qui peuvent être portées sur les hommes par les revendications féministes. En créant une forme de masculinité déviante et perçue dans leur milieu comme toxique basée sur un certain nombre de critères de la masculinité hégémonique mainstream qui représenteraient le « fond » problème et finalement eux un peu moins.

Partie 5 – Se sentir mieux que les autres

Dans ce dernier chapitre je souhaite approfondir mon analyse sur la construction d'une/de masculinité.s déviant.e.s. Je souhaite montrer comment se dessine la stratification dont parle Raewyn Connell entre les hommes et comment les participants s'investissent dans la création de celle-ci. Outre cela, je montrerai dans cette partie comment ils classent leur propre masculinité et quelle hiérarchie ils établissent dans ce qu'ils perçoivent des autres masculinités.

I- Une forme de distinction : se différencier entre hommes

Je vais commencer cette partie en mobilisant le concept Bourdieusien de distinction sociale (Bourdieu, 2008) pour comprendre comment cette stratification fonctionne. Dans les ajustements comportementaux, dans la manière de construire ses relations sociales avec les autres hommes, le nouvel entrepreneur de moral, ici le participant à l'enquête, se retrouve surtout à construire une grille de lecture hiérarchisée entre différents types de masculinités, en mettant en place des stratégies d'évitement des attributs de ceux d'en dessous, tout en actualisant les siens afin que les autres ne se l'approprient pas.

Mettre à distance la déviance

Si les participants se retrouvent à s'éloigner des agresseur.euse.s sexuel.le.s, ils le font aussi avec ceux qui ne s'alignent pas avec leurs opinions politiques. Lors de mes entretiens, et surtout dans les amitiés exclusivement masculines, ils prennent leur distance lorsque des attributs stigmatisés, comme une mise en valeur ostentatoire de la virilité, font surface chez leur interlocuteur. On peut parler notamment de l'apparence, de l'expression de la virilité, une confiance en soi clairement affichée, souvent ostentatoire.

La distinction qui se dessine entre les témoignages et les attributs masculins valorisés, comme une virilité paternaliste, appuie mon analyse du refus de l'hégémonie. Ils considèrent ne pas être en phase avec la virilité, avec le masculin qui domine, ne partageant ni ses intérêts (le sport), ni sa classe sociale, comme si un monde les séparait. La masculinité se présente comme un choix cornélien entre les « mascus » et les hommes qui se déconstruisent.

Dans les discussions que j'ai pu avoir avec les participants, la mise en valeur de leurs avis politique prend une place prépondérante dans ce qu'ils présentent de leur personnalité. Pour

encourager cela, les participants n'hésitent pas à appuyer les différences ‘flagrantes’ entre eux et la masculinité hégémonique qu’ils se figurent, basée sur des stéréotypes de genre. Dans un mépris sous-jacent, ils expliquent souvent qu’ils ne collent pas tellement aux codes masculins, créant une forme de nomenclature qui stigmatise la masculinité traditionnelle dans une vision oppressive et ultra-stéréotypée, dont ils admettent parfois en reprendre les codes pour faciliter certaines interactions ou se sortir de situations particulières.

« ROBERT : Déjà les codes masculins, j'ai pas trop trop. C'est compliqué parce que je pense pas être rentré dans le moule particulièrement, par rapport au code masculin. Quand j'étais en primaire au collège jusqu'à ma seconde, j'avais les cheveux super longs et j'avais les traits fins donc c'était vraiment la blague de dire que j'étais une meuf pour les autres. [...] Mais j'ai tendance à penser que le fait que je m'intéresse aussi maintenant beaucoup au féminisme depuis quand même un paquet d'années [...] C'est un avantage juste de réflexion et d'essayer d'être plus juste. [...] Pendant longtemps j'avais pas de modèle masculin du coup, outre des questionnements sur le genre que j'ai pu avoir à un moment légèrement. En fait non, pas outre mais c'est ces questionnements-là, aussi, qui ont joué de « quel type de masculinité tu veux être ? » [...] Mais mes actions parlent pour moi, qui je suis va parler pour moi, la manière dont je m'exprime, ce que je projette sur les autres dans le monde peut servir d'exemple. On peut impacter même sans que ce soit volontaire du tout. »

Ces différences, le type de masculinité dont parle Robert, se construit en opposition au modèle hégémonique. Il l’explique lui-même en mobilisant l’exemple de son intérêt pour le féminisme. On comprend dans cette citation le mépris ressenti pour des relations sociales masculines plus ‘classiques’, traditionnelles, et une expression de genre qui serait plus ostentatoire, plus exhibée. Notamment quand il mobilise l’expression « bas du front » ou « dynamiques de vestiaires ».

La place privilégiée de l’humour

Le mépris est d’ailleurs souvent centré sur l’humour « masculin ». En effet, souvent considéré comme un aspect constituant de la masculinité hégémonique mais aussi comme outil de la domination sociale dans sa manifestation quotidienne, certains participants n’hésitent pas à afficher clairement leur mépris envers les hommes qui continuent à pratiquer ce genre d’humour. De plus, changer son humour, justement pour supprimer l’aspect oppressif de leurs blagues, fait partie d’ajustements qu’ont pu faire une partie des participants dans la remise en question de leur masculinité et de la manière dont ils l’exprimaient.

« GEORGES : Ouais. Bah, je trouve l’humour masculin ou viril, aujourd’hui, est très oppressif. Et je m’en suis rendu compte, je sais pas, il y a quelques années, peut-être deux ans, que, comme je l’ai déjà dit, sous couvert de second degré, on

peut pas rire de tout. Enfin, c'est ma perception des choses, hein. [...] C'est pas de l'humour noir; en fait, t'es juste un connard, c'est différent. Et non, donc aujourd'hui, j'en produis plus. Quand ça arrive autour de moi, je reprends la personne. »

On comprend comment l'humour ‘viril’ est la cible d'un mépris affiché, et qu'il n'hésite pas à recadrer une personne qui pourrait émettre ce genre de remarques ou de blague. Le fait de faire remarquer à quelqu'un le caractère oppressif de ce qu'il vient de dire relève d'une forme de présentation de soi, une forme de mise en scène publique de ses idéaux politiques pour l'audience, souvent par le biais de l'ironie.

Outre cette mise en scène de soi, reprendre quelqu'un dans une discussion revient aussi à briser le rite qui l'encadre. Or, avoir la capacité de briser le rite de l'interaction relève d'une manifestation de sa position de pouvoir aussi au sein de l'interaction. Se donner la possibilité de contredire et de reprendre la personne en face de soi témoigne de la dynamique de domination à cet instant dans la discussion, chose que font souvent les participants mais dans des contextes où ils se sentent suffisamment à l'aise pour le faire.

Ainsi, en cas de « minorité » idéologique, beaucoup expliquent s'abstenir en ressentant que les participant.e.s à la conversation ne seraient pas forcément d'accord ou même dérangés par une intervention de leur part. Quand ils reprennent quelqu'un, en brisant le rite, ils finissent par stigmatiser la personne en face. Or, quand leur remarque devient stigmatisante, quand le rapport de domination ne penche pas dans leur sens, les participants expliquent vouloir garder le silence, ne pas se « permettre » de faire ce genre de remarque.

« LÉOPOLD : Face à des gens qui s'engagent dans des chemins d'humour ou même de... réflexions politiques qui sont sexistes ou racistes ou n'importe quoi, souvent je me sers de mon humour, de ma façon de tourner les phrases pour, en fait, directement attaquer ces personnes, de façon détournée. [...] S'il y a des remarques qui sont sexistes machin, je vais essayer de tourner la discussion pour mettre la personne qui a créé ces remarques dans une situation où par elle-même elle aura compris que les gens avec qui elle est actuellement ne supporteront pas beaucoup ces remarques-là. De façon détournée pour que la paix demeure. [...] Si je suis en minorité, je suis souvent mal à l'aise et je me ferme. Si je sais que je suis en majorité de gens qui pensent comme moi et qui vont remarquer la même chose que moi : c'est là que je vais essayer de passer plus dans un mode revendicatif. »

Léopold a illustré cette idée de manière très explicite dans son entretien, notamment l'aspect rabaisant de reprendre quelqu'un au cours d'une conversation. Il est pertinent de préciser que les autres participants, même s'ils ont recours à la même stratégie, n'explicitent pas autant cette inversion du stigmate en fonction de l'audience.

Changer ses relations

L'humour spécifiquement est un des motifs qui motivent les participants à couper les ponts avec certain.e.s ami.e.s, sous prétexte de ressentir un malaise notamment avec les hommes. A l'exception de deux participants, César et Antoine, amis proches, qui expliquent ne pas être dérangés par ce type d'humour lorsqu'il vient de proches dont ils sont assurés de leur orientation politique, notamment par leur engagement militant.

« CÉSAR : Et ça dépend beaucoup des personnes avec qui t'es. Eh, j'ai des potes meufs, elles sont trop problématiques, genre. [...] En fait, ça dépend vraiment du contexte. C'est vrai que, pour le coup, il y a des meufs qui m'ont fait des blagues graveleuses où j'ai pas du tout apprécié. [...] Mais, si on revient sur la sphère militante, c'est un truc à ne surtout pas faire avec des néo-militants. Notamment parce que, en fait, c'est un truc de potes cet humour un peu... masculin. [...] Et, en fait, dans la sphère militante, je pense que ce genre d'humour n'a pas du tout sa place dans la sphère militante. Et, ça n'a pas sa place globalement en public, en vrai. C'est quand on est entre soi. Et, encore, en fait, il y a quand même un truc de « ouais, mais t'es entre soi, du coup, tu perpétues le truc, mais vu que t'es entre soi, vu que tu fais pas d'oppression, est-ce que ça va pas un peu ? » La question est en suspens. »

Outre couper ses relations avec les hommes qui produisent ce type d'humour, il n'a pas sa place dans le militantisme, notamment avec les nouvelles.eaux militant.e.s du mouvement, comme l'explique César. En effet, le caractère oppressif de ces blagues fait qu'elles n'ont pas leur place dans un milieu social politisé ou auprès de personnes qu'il doit encore former.

La question de ce malaise ressenti avec les autres hommes est expliquée par Léo Thiers-Vidal dans sa thèse (2010) que j'ai pu citer plus tôt dans ce travail.

« Les engagés : ceux-ci semblent en effet éprouver une réelle difficulté à interagir avec leurs pairs dominants et leur malaise intermasculin peut être interprété comme une difficulté à s'imposer au sein de cette hiérarchie – même entre pairs structurels – d'où leur préférence pour les interactions avec les non-pairs, bien moins marquées par une transgressivité/instrumentalisation à leur égard. » (Thiers-Vidal, 2010)

Quand il évoque les engagés, il parle des participants à son enquête qui témoignent d'un parcours de politisation, notamment à gauche. Chose que j'ai pu vérifier dans mon enquête, que j'ai déjà pu évoquer, les participants n'hésitent pas à appuyer leur distance au masculin traditionnel, leur malaise avec les autres hommes qui exprimeraient leur genre de manière plus traditionnelle. Ce que confirme Léo Thiers-Vidal, l'aspect transgressif de leur masculinité aux yeux de la masculinité hégémonique, par son refus, donne lieu à un malaise quand ils se retrouvent en « minorité ». Ils décident ainsi de préférer la compagnie de leur non-pairs,

femmes/minorités de genre/personnes queers, pour éviter le stigmate qui leur est apposé par l'hégémonie et adopter la norme des milieux politisés, de gauche, féministes et lgbtqia+. Cependant, cela ne les empêche pas de maîtriser les codes de l'hégémonie et de les performer à certains moments de leur vie sociale et, dans les cas de majorité, rabaisser publiquement l'hégémonie.

La question du « malaise intermasculin » personnes engagées, comme les participants, est un facteur explicatif de cet éloignement. En effet, chez les « pairs dominants » cela ne se traduit pas que par une perception méprisante de la masculinité traditionnelle. Il s'agit, ainsi, de partager mes analyses confrontées aux « pairs structurels ».

II- Quand le dé-classement rencontre le militantisme

En effet, la stratification des masculinités que les participants mettent en place quand il s'agit de perception des masculinités prend également en compte les autres hommes qui composent le paysage militant. La distinction sociale dont les participants font usage pour se distancer de la masculinité hégémonique a aussi pour cible une partie précise des masculinités qui composent l'espace militant : l'homme cisgenre, blanc et hétérosexuel, le « mec cishet ».

La déconstruction revisitée

La différence principale entre les participants et cet archétype réside dans le fait de s'afficher clairement et explicitement comme un homme « déconstruit ». Se considérer comme déconstruit et l'afficher, selon les participants, constitue une forme de piège malhonnête de la part d'hommes qui ne se remettent pas vraiment en question. Uniquement dans des logiques d'affichage et d'apparence, cet homme est présenté comme superficiel, celui qui met du vernis noir et qui dit qu'il lit Mona Chollet pour pouvoir séduire des femmes féministes.

« CÉSAR : Bah je me mets les vernis en noir, là... Non, j'rigole. Je sais pas. En fait, je pense, montrer, c'est pas forcément un bon truc. Plus que le montrer, c'est plus être vigilant dans les actions. En fait, c'est plus faire gaffe. Le montrer, je pense que c'est malsain. Montrer, c'est ce que je disais sur les mecs déconstruits, mais montrer que « Hé, regarde, je suis safe », bah, ça te rend pas safe. Justement, parce qu'à force de vouloir trop prouver, en fait, tu prouves juste que t'es un bouffon. [...] Et pour moi, ça, c'est encore pire. C'est, pour moi, les gens qui veulent prouver, c'est qu'ils ont beaucoup trop de trucs à se reprocher. Et je sais pas, c'est malsain. C'est, c'est pas ouf. Et donc, du coup, voilà. Ou, ouais, pour moi, ça passe par des actions concrètes au quotidien. »

On voit le mépris affiché qu'éprouve César pour ce type de personnes, il explique comment ils s'approprient un lexique, un discours féministe et n'hésitent pas à transgresser les injonctions sur l'apparence, aspect superficiel de l'expression de sa masculinité.

Cette citation dessine les contours d'une autre forme de masculinité que les participants perçoivent. Bien plus proche d'eux et avec laquelle ils sont obligés de cohabiter. Ils sont donc confrontés, eux et leur entourage, à l'expression de cette masculinité, toujours ostentatoire mais dans un registre différent de la première, plus progressiste, militante et de gauche.

En construisant cette autre forme de stigmatisation d'une masculinité transgressive focalisée sur le superficiel, ils introduisent une nomenclature au sein de leur milieu social. La distinction qu'ils opèrent avec ces hommes réside surtout, comme l'explique César, dans la manière d'exprimer sa masculinité. Là où les hommes critiquables seront focalisés sur les transgressions dans l'apparence, dans une présentation de soi qui met en valeur, les participants expliquent que leur masculinité passerait plus par des actions concrètes, des comportements et un système de valeurs qui est propre à la gauche militante.

« DARNELL : Parce que c'est un peu.... Je sais pas. C'est un peu connu [la déconstruction] comme terme sur internet, etc. Des mecs, ils se disent déconstruits dans le but d'être plus proche de certaines femmes, ou d'apparaître moins menaçants. Alors que le terme pour moi déconstruit qui veut dire euh... Enfin comme si c'était bon, c'est fini, y'avait plus de travail à faire, c'est bon, ils ont battu le patriarcat de leur petite main. »

On comprend comment le système de stigmates se met en place et comment un archétype émerge de la perception que les participants ont de la masculinité des autres, la masculinité déconstruite, et la manière dont ils considèrent la leur.

Construire une nouvelle forme d'altérité

Il s'agit ainsi de comprendre comment s'exprime cette nouvelle forme d'altérité, cette masculinité militante dans l'ultraproformance de soi, de mise en scène et d'affichage.

Sujet toujours abordé dans les entretiens, il s'agit de comprendre son expression et la manière dont elle est catégorisée et perçue par les participants.

Tout d'abord, il s'agit d'un homme qui met du vernis ou du moins qui fait particulièrement attention à l'aspect transgressif de son apparence. Il met des jupes, des crops-tops, des bijoux féminins et expliquent à qui voudrait l'entendre qu'ils sont féministes. Souvent, cette

performance de genre est associée par les participants à un objectif de drague des militantes, de conquête par leur discours pro-féministe dans une forme de mise en valeur de soi à des fins romantiques.

« ROBERT : C'est-à-dire j'avais un super pote qui a toujours une connaissance qui a pas été toxique ou quoi, mais j'ai bien vu que pour lui mettre du vernis, ect.. c'était genre vraiment le pic du féminisme. C'était le vraiment genre « waouh ah ça c'est vraiment le truc qui le déconstruit de ouf » alors qu'à côté, il pouvait dire grave grave des trucs. Pas grave mais tu sentais qu'il réfléchissait pas de ouf sur ces questions-là et que c'était un moyen de pécho globalement. Et du coup, j'ai trouvé à un moment un moyen d'expérimenter des choses [vestimentaires]¹⁹. C'était très chouette et tout, j'ai gardé certaines choses qui m'ont plu là-dedans. Mais quand j'ai eu la sensation que à un moment c'était un peu le truc qu'il fallait faire pour être un mec genre vu comme safe, etc. j'étais en mode « ah non là c'est vraiment un truc de paraître ». Mais j'essaye de ne pas être dans un truc performatif. Et aussi, j'avais cette réflexion de si je ressemble à un gars lambda un peu et que je dis des trucs qui sont plus justes que la moyenne - on va dire - des gars lambda, j'ai peut-être plus de chances d'impacter. C'est une réflexion ultra sournoise, en vrai, mais j'ai peut-être plus de chances d'impacter des gars lambda justement qui m'entendraient dans des cadres de soirée ou quoi que si je suis le mec avec du vernis et qui montre trop, qui performe quelque chose. »

Associé à une forme de dérive du fait de se dire féministe, on voit ici comment l'objectif romantique est mis en avant et comment l'expression de cette masculinité est liée à des notions de performance de son genre. De plus, on comprend la dimension malsaine de cette manière d'être homme, le manque de sincérité derrière les opinions politiques et la difficulté de les cerner dans les groupes militants.

Cet archétype est un sujet qui revient même dans les conversations informelles entre militant.e.s. Il est connu notamment pour la réappropriation des combats féministes et de certains termes. Lorsque Robert expliquait que certains hommes n'hésitaient pas à dévoyer des mots comme « allié » ou « homme féministe », il visait tout particulièrement ces personnes.

Socialement identiques

Devant la mobilisation régulière de cette figure d'altérité, cette masculinité malsaine, il est essentiel de la comparer à la masculinité des participants. Ces derniers appuient longuement sur le fait qu'ils n'ont rien en commun avec ces militants. Cependant, j'ai pu constater qu'ils

¹⁹ Ndlr.

partagent un nombre de marqueurs sociaux non-négligeables, rendant difficile l'identification de deux profils distincts.

Ils fréquentent les mêmes cercles sociaux, ont le même niveau de politisation, le même genre, le même âge et, souvent comme la majeure partie des militant.e.s, proviennent de la même classe sociale. De plus, certains participants, comme Robert ou Léopold, déclarent avoir passé une phase d'expérimentation vestimentaire. Bien qu'ils en soient revenus, ils ont pu partager, à un moment donné, un registre d'apparence similaire, notamment avec des transgressions vestimentaires affichées. Ils déclarent avoir adopté un registre plus classique par souci de faciliter ses interactions sociales, ou par peur d'être perçu dans la même catégorie que cette masculinité malsaine et superficielle.

Les participants se différencient surtout par le fait de garder une apparence classique, plus sobre et masculine, avec des couleurs sombres et un registre masculin, qui ne les mettrai pas particulièrement en valeur, selon eux, et ne mettrait pas l'accent sur leurs positions progressistes. Aussi, ils insistent sur le côté dragueur, insistant avec les femmes, de cet homme féministe qu'ils ne sont pas.

Cependant, je souhaite nuancer leurs propos. Tout d'abord, tous les participants que j'ai rencontrés avaient, dans leur apparence, une forme de transgression des injonctions genrées. Sans forcément qu'ils la considèrent comme telle, ils portaient tous des boucles d'oreilles, bagues, certains avaient les cheveux longs attachés. De plus, je souhaite également notifier que certains ont eu envers moi une attitude plus qu'amicale, laissant penser un intérêt sûrement romantique.

En effet, sans que je ne le demande, j'ai été raccompagnée devant mon immeuble par un participant. Bien que son geste pourrait être amical, je doute fortement que son intention ait été entièrement dépourvue d'intérêt romantique à mon égard. Et d'autres situations de ce type sont arrivées pendant ma recherche. Mais, cet élément ne concerne absolument pas tous les participants à cette enquête.

Il existe de nombreux traits communs à ces deux masculinités, même si les participants ont une apparence plus classique. S'ils expliquent moins se vanter de leur rapport déconstruit à leur genre, principal stigmate de la figure déviante, ils restent socialement très similaires entre eux.

L'effort de distinction qui est fait par les participants face aux 'mecs déconstruits' concerne surtout leur apparence, leur manière de présenter leurs engagements politiques et de se

présenter, de se mettre en scène dans le monde social. Mais elle passe aussi, et surtout, par le fait de ne pas utiliser la même terminologie qu'eux pour se désigner, origine ici du débat sur le fait de se dire ou non féministe, de se dire ou non déconstruit.

III- L'avantage de la discrédition mise en scène

Dans cette dernière partie, je souhaite aborder la question de la mise en scène et repréciser la notion de performance de soi toujours dans le prisme d'une forme de distinction sociale au sein même du milieu militant. En effet, je souhaite analyser les différentes techniques à l'œuvre par les participants de performance de leur genre et de la manière dont ils perçoivent les performances extérieures, notamment le mépris qu'ils ressentent envers les hommes dont ils jugent leur mise en scène trop grotesque, trop 'prouveur'.

Se justifier à travers l'autre

Dans l'expression de leur masculinité et la mise en valeur de leurs avis politiques, les participants se retrouvent souvent à justifier, sans forcément de provocation de ma part, leurs prises de position ou ajustements comportementaux par la validation que leur entourage leur a conféré. Notamment lorsque les participants ont été élevés par une femme ou ont un groupe de pairs féminin et/ou queer. L'entourage sert une forme de crédit et leur permet de donner à leur prise de position une dimension plus consistante, plus profonde. Ils expliquent l'expression individuelle de leur genre par le biais de remarques, de discussions qu'ils ont pu avoir avec leur entourage.

Par exemple, lorsqu'un homme se dit féministe, l'association à une forme de mise en scène malsaine de soi dans l'objectif de séduire vient surtout d'histoires vécues par l'entourage, que les participants se réapproprient pour construire l'archétype de cette masculinité malsaine. Ceux qui sont validés vont ensuite créer des stratégies de distinction afin de construire cette figure de masculinité et faire en sorte de ne pas être assimilés à celle-ci.

Sur la base de récits personnels, de témoignages, les hommes constituent une 'classe' d'hommes, bien que difficile à vérifier socialement, au sein de leur milieu pour dénoncer celui qui se mettrait trop en valeur, que ce soit dans ses interactions ou dans son apparence, son parcours de déconstruction et les transgressions qu'il a adoptées. Ainsi, les participants, par leur

apparence plus sobre, mettent en avant cette simplicité afin de se distancer clairement de l'archétype. C'est ce que César expliquait en parlant d'être un « proueur ». L'enjeu, ici, est de ne pas montrer les ajustements qui ont été faits à leur masculinité mais le laisser deviner derrière des actions ou des discussions.

« GABRIEL : Alors, je déteste faire ça : vouloir -sur le féminisme ou même les autres sujets- vouloir déblatérer mes connaissances et les étaler. Mais par contre s'il y a une discussion, et que j'ai l'impression d'apporter quelque chose de pertinent à la discussion, je le fais. Mais c'est pas c'est pas moi, de manière spontanée, qui vais raconter, qui vais étaler mes connaissances sur les sujets divers et variés. [...] Parce qu'en plus même, c'est complètement bizarre de vouloir commencer à prouver que « ah c'est bon je suis antiraciste, je connais des choses sur la question » mais c'est juste que ça se fait avec le temps, en discutant. [...] Et j'ai pas besoin de devoir étaler mes connaissances pour pouvoir montrer quelque chose. »

Sans forcément induire une figure adverse, Gabriel, dans cette citation, montre le mépris qu'il peut éprouver envers des manières plus affichées de témoigner de connaissances, de réflexions. C'est le cas pour beaucoup de participants. Gabriel n'aborde pas la question de l'apparence dans cet extrait, mais la question de vouloir absolument prouver un intérêt aux questions progressistes est souvent liée à un registre d'apparence rapproché à l'archétype masculin 'déconstruit'. On peut se rappeler cette citation de César, qui témoigne clairement du rapprochement entre l'apparence et la volonté de prouver :

« CONSTANCE : Et comment tu montrerais que t'as un rapport avec la masculinité qui n'est pas traditionnel ? Parce que j'ai l'impression que c'est le cas.

CÉSAR : Bah je me mets les vernis en noir; là... Non, j'rigole Je sais pas. En fait, je pense, le montrer, c'est pas forcément un bon truc. Plus, le montrer, c'est plus être vigilant dans les actions. En fait, c'est plus faire gaffe. Le montrer, je pense que c'est malsain. »

Dans ce cadre de pensée, il est pertinent de rappeler la position supérieure qu'ont ces participants dans la définition même de leur genre. Comme le rappelle Léo Thiers-Vidal.

« Autrement dit, il ne suffit pas de disposer, dès la naissance ou plus tardivement, d'un pénis et de testicules pour être sociologiquement homme, cela exige – du point de vue de l'agent – l'inscription active dans un groupe de pairs politiques, l'adoption continue d'un nombre de pratiques politiques – vis-à-vis de soi et des autres – et le développement « à la limite de la conscience claire » d'une expertise interactionnelle politique. La spécificité de la qualité politique de chacun de ses éléments étant qu'il s'agit de rapports hiérarchiques et oppressifs vis-à-vis d'humains désignés « femmes » » (Thiers-Vidal, 2010)

Ainsi, en tant qu'homme en haut de l'échelle sociale, la simplicité dont les participants font preuve est le résultat d'un choix politique. Ils préservent, de fait, la possibilité de définir les autres catégories par la structuration oppressive des organisations militantes. Se rendant

entrepreneurs de morale dans leur groupe social, l'attribution de rôles hiérarchisés au sein du groupe leur revient de droit. Comme l'explique Howard Becker, leur position leur confère une légitimité à dévaloriser les autres formes d'expression du genre masculin.

« [l'entrepreneur de morale]²⁰ s'inspire d'une éthique intransigeante : ce qu'il découvre lui paraît mauvais sans réserve ni nuances, et tous les moyens lui semblent justifiés pour l'éliminer. Un tel croisé est fervent et vertueux, souvent même imbu de sa vertu. La comparaison des réformateurs de la morale avec les croisés est pertinente, car le réformateur typique croit avoir une mission sacrée. » (Becker, 2020)

Or, cette autodéfinition de la ‘bonne’ masculinité ne passe pas seulement par l'affichage d'une simplicité et d'une modestie dans l'expression de leur genre. Lorsque l'entourage essaie de reprendre le rôle de l'entrepreneur, il lui fait remarquer certains comportements qu'il pourrait avoir. La réponse apportée par les participants à ces problèmes se retrouve souvent derrière la remise en question.

La remise en question : étandard de la déconstruction

Afficher le fait de se remettre en question sur un certain nombre d'aspect de sa masculinité, sans en abuser, fait partie intégrante de l'expression de genre des militants qui ont accepté de participer à mon enquête. Cela permet de développer une forme de légitimité à se tromper, à se faire reprendre par l'entourage en le justifiant notamment par les difficultés qu'ils rencontrent à déconstruire leurs biais oppressifs.

« GABRIEL : Bah, je pense que j'ai changé, dans le sens où, bah, j'essaye de prendre conscience que ce que je peux faire aussi, étant donné que tout est déterminé par ma structuration sociale, donc ben ça peut être ma classe sociale mais c'est aussi mon genre, donc je pense que ça peut toujours changer. [...] Donc, honnêtement, je pense pas avoir beaucoup changé là-dessus, mais par exemple moi, à titre personnel, je me vois pas mettre du vernis sur mes doigts. Après je vois, par exemple, que ma perception aussi de la féminité a pu changer. [...] J'ai un peu changé aussi, c'est au niveau des fréquentations, je vois quand on fréquente aussi des milieux qui sont plus politisés sur la question etc., [...] Mais il faut un espèce d'apport dialectique entre les deux, entre l'expérience vécue et la prise de conscience de cette expérience-là. »

Dans son entretien, Gabriel se permet d'admettre certaines choses qu'il a pu penser, directement impulsées par les injonctions genrées d'apparence, parce qu'il a réussi à les remettre en question, parce qu'elles appartiennent au passé. Elles ne sont plus constitutives de sa

²⁰ Ndlr.

masculinité aujourd’hui, c’est donc acceptable d’en parler même si cela transcrit une vision oppressive du genre.

Cette justification sert à expliquer pourquoi les participants rencontrent des difficultés à développer des automatismes qui vont contrer des agissements sexistes comme le mansplaining, qu’ils en soient les acteurs ou les spectateurs. Cependant, ils persistent, en entretien, à me couper la parole pour répondre à mes questions. Cet retranscription illustre de manière pertinente ce propos :

« CONSTANCE : Et est-ce que toi, du coup, t'as changé, à un moment, ton rapport au... //ANTOINE : C'est fait petit à petit .//

ANTOINE : Petit à petit, ouais. »

Dans d’autres mesures, j’ai pu recueillir des témoignages de la part de participants qui évoquaient les problèmes qu’ils avaient pu rencontrer avec le consentement et la question du respect de l’autre au sein de l’acte sexuel. Toujours dans cette dynamique de justification par le passé, de remise en question et d’avoir changé, les participants n’ont pas forcément de gêne à témoigner des erreurs qu’ils ont pu faire par le passé, notamment dans leur vie sexuelle, en le justifiant par un manque de remise en question de leur masculinité.

« ANTOINE : Genre, la première relation, c'est important, etc. En plus, y avait un peu la pression autour des potes qui disaient « Ah, toujours pas ? ». Et du coup, j'ai pu être un peu insistant. En vrai, je regrette aujourd'hui. Je regrette de fou. De ce que je sais, j'ai pas commis d'agression. Heureusement, en vrai. [...] Mais, je me souviens que même à l'époque, je me disais, je devrais pas faire ça. Sur le moment, j'étais en mode « ça me saoule, c'est un truc qui me saoule ». Du coup, j'ai envie de lui poser la question. Mais à posteriori, le lendemain, je me disais, « j'aurais pas dû le faire ». Mais ça m'empêchait pas de, quand j'étais dans le mal, pouvoir poser la question. Mais pour le coup, c'est un truc qui va beaucoup mieux depuis. »

Cette remise en question, en réalité, devient un outil pour se faire pardonner, une stratégie d’évitement. Là où il apparaissait en premier lieu que l’entourage endossait le rôle de l’entrepreneur de morale, on comprend finalement que la détermination de la norme et le rapport de domination revient dans leurs mains. La conscience de la domination et le fait d’en user, peu importe les valeurs de la personne, est quelque chose que Léo Thiers-Vidal a pu aussi observer :

« Cette dernière question renvoie au constat fait par le psychologue Joop Beelen dans son livre Entre séduire et violer que les récits de nombreux hommes laissent apparaître – bien malgré leurs propres convictions – qu’ils avaient effectivement violé leurs partenaires, même selon leurs propres définitions du viol. » (Léo Thiers-Vidal, 2010)

Cette apparente sobriété, mise en scène dans la vie quotidienne, et le processus de construction de plusieurs stigmates sur la masculinité permet aussi aux participants de profiter de leurs priviléges, dont ils ont d'ailleurs conscience. Perçus comme des hommes blancs, cisgenre et hétérosexuels, ils ont le pouvoir d'autodéfinir la masculinité qui est à valoriser. Tout en maîtrisant les codes d'une masculinité plus traditionnelle, cette position leur confère une forme d'hégémonie au sein du milieu militant. Outre celui-ci, même s'ils ont refusé les codes de la masculinité hégémonique dans cette sphère, la maîtrise de ces injonctions interroge sur la complicité ou non de leur genre à l'hégémonie.

Partie 6 – Conclusion

Pour conclure ce mémoire, je commencerai par infirmer ou confirmer les hypothèses qui ont guidé ma recherche au cours de cette année. La première selon laquelle : « Les différentes manifestations politiques du féminisme dans le quotidien militant responsabilisent les hommes à gauche en les rapportant à leur genre ce qui impacte l'expression de leur masculinité supposée hégémonique. » ne se vérifie que partiellement. En effet, on a vu que le féminisme dans les milieux de gauche avaient produit une forme de responsabilisation des militants et qu'il a eu un impact sur leur expression de genre. Or, cet impact est à nuancer. De plus, l'expression de leur masculinité, que je supposais hégémonique, incarne une forme de complicité, notamment avec cette idée de « refus de l'hégémonie » par des ajustements comportementaux. La deuxième hypothèse : « Les militants ne se sentent pas touchés individuellement par cette responsabilisation, ils ont recours à des stratégies d'évitement pour renégocier leur genre et se dédouaner de leurs fautes, notamment à travers des processus de stigmatisation et l'appropriation d'éléments rhétoriques et matériels du féminisme radical. » est aussi vérifiable seulement partiellement. En effet, les participants se sentent touchés individuellement par cette responsabilisation, ils disent mettre en place certaines stratégies quotidiennes pour y répondre. Or malgré mes questions sur leurs actions au quotidien, je n'ai pas pu récolter d'exemples concrets. En revanche, ils mettent également en place des stratégies d'évitement, notamment par le biais de la distinction sociale qu'ils perpétuent entre militants ou dans le monde social plus largement. La troisième hypothèse : « Ils participent à conserver l'hégémonie d'une forme de masculinité qui n'est pas la leur, donc expriment une masculinité complice, en ajustant l'expression de leur genre en fonction de la situation sociale dans laquelle

ils se trouvent. » est infirmée. En effet, ils ne participent pas à conserver l'hégémonie. Ils ont la position hégémonique dans le milieu militant. Par le biais des éléments présentés plus haut, réappropriation de registres et distinction sociales, ils deviennent les entrepreneurs de morale. Ce qui leur permet de définir la norme, la bonne conduite, se permettant de pouvoir décider quel type de masculinité est légitime à s'exprimer comme telle.

En tant que groupe dominant, ils utilisent leur position pour définir et stratifier le groupe. En prenant en compte leur entourage, en le mettant en avant, ils parviennent à exercer une légitimité dans le groupe qui leur donne ce pouvoir. Ainsi la politisation a grandement influencé leur identité de genre et la manière dont ils se perçoivent et perçoivent les autres. Cependant, leur expression de genre, en proie à la stigmatisation quand trop transgressive, ne se trouve pas particulièrement impactée, ce qui garantit leur hégémonie, qu'elle soit dans le milieu militant ou dans le monde social puisqu'ils maîtrisent l'ensemble des codes.

Je souhaite conclure en abordant certains sujets qui ont été absents de cette enquête, en dépit des questions que j'ai posées. Dans mes entretiens les sujets, très présents dans les groupes militants, qui touchent au privé, comme le mansplaining, la drague entre militant.e.s, les rapports sexuels, les relations hétérosexuelles et le féminisme dans le quotidien ont été peu ou pas développés par les participants. Quand ils l'ont été, ils l'ont abordé sous le prisme de relations passées. Ce qui m'encourage à, à l'avenir, vouloir plus étendre ma recherche sur ces thèmes en particulier. Pour pouvoir comprendre la raison de leur absence dans les entretiens que j'ai pu faire. De plus, je souhaite étendre la recherche photographique, utile dans ce mémoire, pour préciser l'approche du registre d'apparence et de la présentation de soi.

Bibliographie

Apports théoriques

Bard, C. (s. d.). Une histoire politique du pantalon. Le Seuil; Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/ls.bard.2018.01>

Bargel, L. (2020). Socialisation politique: In Dictionnaire des mouvements sociaux (p. 553-558). Presses de Sciences Po. <https://doi.org/10.3917/scpo.filli.2020.01.0553>

Becker, H. S., Briand, J.-P., & Chapoulie, J.-M. (2020). 8. Les entrepreneurs de morale. In Outsiders (p. 171-188). Éditions Métailié; Cairn.info. <https://shs.cairn.info/outsiders--9791022610452-page-171?lang=fr>

Bourdieu, P. (1973). L'opinion publique n'existe pas. *Les Temps modernes*, 318, 1292-1309.

Bourdieu, P. (2008). Le sens pratique (Repr). Éditions de Minuit.

Bourdieu, P. (2014). La domination masculine (Édition augmentée d'une préface). Éditions Points.

Buscatto, M. (2009). Syndicaliste en entreprise. Une activité si « masculine »... In O. Fillieule & P. Roux, Le sexe du militantisme (p. 75-91). Presses de Sciences Po. <https://doi.org/10.3917/scpo.01.0068>

Butler, J., Fassin, É., & Kraus, C. (2006). Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité. la Découverte.

Cervera-Marzal, M. (2021). Le populisme de gauche. Sociologie de la France insoumise. La Découverte; Cairn.info. <https://shs.cairn.info/le-populisme-de-gauche--9782348054921?lang=fr>

Connell, R. (1996). Masculinities (Reprint). Polity Press.

Connell, R., Hagège, M., & Vuattoux, A. (2014). Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie. Éd. Amsterdam.

Connell, R. W., & Messerschmidt, J. W. (2015). Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? : Traduction coordonnée par Élodie Béthoux et Caroline Vincensini. *Terrains & travaux*, n° 27(2), 151-192. <https://doi.org/10.3917/tt.027.0151>

Connell, R. W., Millepied, A.-C., & Ridley, S. (2020). Des hommes de raison: Cahiers du Genre, n° 67(2), 25-48. <https://doi.org/10.3917/cdge.067.0025>

Cossy, V. (2005). Les logiques patriarcales du militantisme. Ed. Antipodes.

Dagenais, H., & Devreux, A.-M. (1998). Les hommes, les rapports sociaux de sexe et le féminisme : Des avancées sous le signe de l'ambiguïté. *Recherches féministes*, 11(2), 1. <https://doi.org/10.7202/058002ar>

Darmon, M. (2018). Socialisation : Petite histoire d'un manuel. *Idées économiques et sociales*, 191(1), 6-14. <https://doi.org/10.3917/idee.191.0006>

Davis, A. (2022). Femmes, race et classe. Éditions Zulma.

Delphy, C. (2013). L'ennemi principal (3e éd). Éditions Syllepse.

Douillet, A.-C. (2017). Chapitre 4. S'engager, militer, protester. In *Sociologie politique* (p. 93-119). Armand Colin; Cairn.info. <https://shs.cairn.info/sociologie-politique--9782200618643-page-93?lang=fr>

Dupuis-Déri, F. (2008). Les hommes proféministes : Compagnons de route ou faux amis ? *Recherches féministes*, 21(1), 149-169. <https://doi.org/10.7202/018314ar>

Dupuis-Déri, F. (2022). La crise de la masculinité : Autopsie d'un mythe tenace. Points.

Fassin, É. (2008). *L'inversion de la question homosexuelle* (Nouvelle éd. augmentée). Éd. Amsterdam.

Fillieule, O., & Roux, P. (2009). Le sexe du militantisme: Presses de Sciences Po. <https://doi.org/10.3917/scpo.fille.2009.01>

Fringant, M. (2023). Pierre BOURDIEU, Microcosmes. Théorie des champs. *Revue européenne des sciences sociales*, 61-1, 266-270. <https://doi.org/10.4000/ress.8849>

Galland, O. (2011). Sociologie de la jeunesse. 5ème édition: Vol. 5e éd. Armand Colin; Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/arco.galla.2011.01>

Goffman, E. (1987). Gender advertisements. Harper torchbooks.

Goffman, E. (1996). La présentation de soi. Ed. de Minuit.

Goffman, E. (1998). Les rites d'interaction. Ed. de Minuit.

Guionnet, C., & Neveu, É. (s. d.). Féminins / Masculins. Sociologie du genre: Vol. 3e éd. Armand Colin; Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/arco.guion.2021.01>

Guionnet, C., & Neveu, É. (2021a). Chapitre 1. Aux sources des identités masculines et féminines. In Féminins / Masculins—3e éd.: Vol. 3e éd. (p. 35-92). Armand Colin; Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/arco.guion.2021.01.0035>

Guionnet, C., & Neveu, É. (2021b). Chapitre 5. Genre et citoyenneté. In Féminins / Masculins—3e éd.: Vol. 3e éd. (p. 249-307). Armand Colin; Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/arco.guion.2021.01.0249>

Ion, J. (s. d.). La fin des Militants ? Éditions de l'Atelier; Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/ateli.ionja.1997.01>

Jacquemart, A. (2013). L'engagement féministe des hommes, entre contestation et reproduction du genre: Cahiers du Genre, n° 55(2), 49-63. <https://doi.org/10.3917/cdge.055.0049>

Jacquemart, A. (2015). Les hommes dans les mouvements féministes : Socio-histoire d'un engagement improbable. Presses universitaires de Rennes.

Jérôme, V. (2019). Violences sexuelles & ripostes partisanes. Mouvements, n° 99(3), 38-47. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/mouv.099.0038>

Johnsua, F. (2015). Anticapitalistes : Une sociologie historique de l'engagement. Éditions la Découverte.

Lardeux, L., Tiberj, V., & Institut National de la Jeunesse et de l'Éducation Populaire (Éds.). (2021). Générations désenchantées? Jeunes et démocratie. La Documentation Française. https://injep.fr/wp-content/uploads/2021/03/2021_Generations-desenchantees.pdf

Leibovici, M. (2003). L'appel du temps—Retour sur le Mouvement de Libération des Femmes. Tumultes, n° 20(1), 119-142. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/tumu.020.0119>

Mathieu, L., Fillieule, O., & Péchu, C. (2009). Dictionnaire des mouvements sociaux: Presses de Sciences Po. <https://doi.org/10.3917/scpo.filli.2009.01>

Muxel, A. (2003). Les jeunes et la politique : Entre héritage et renouvellement. Empan, no50(2), 62-67. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/empa.050.0062>

Nizet, J., & Rigaux, N. (2014). II / La métaphore théâtrale. In La sociologie de Erving Goffman: Vol. 2e éd. (p. 19-34). La Découverte; Cairn.info. <https://shs.cairn.info/la-sociologie-de-erving-goffman--9782707179111-page-19?lang=fr>

Oberschall, A. (1973). Social conflict and social movements. Prentice-Hall.

Pavard, B., Rochefort, F., & Zancarini-Fournel, M. (2020). Chapitre XI. La diffusion d'une culture féministe en rhizomes. In Ne nous libérez pas, on s'en charge (p. 334-353). La Découverte; Cairn.info. <https://shs.cairn.info/ne-nous-liberez-pas-on-s-en-charge--9782348055614-page-334?lang=fr>

Pavie, A., & Masson, A. (2014). Comment les normes sociales se construisent. Sociologie des « entrepreneurs de morale ». *Regards croisés sur l'économie*, n° 14(1), 213-215. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/rce.014.0213>

Picq, F. (2002). Le féminisme entre passé recomposé et futur incertain: Cités, n° 9(1), 25-38. <https://doi.org/10.3917/cite.009.0025>

Pipon, C. (2015). Alban Jacquemart, Les hommes dans les mouvements féministes. Sociohistoire d'un engagement improbable : Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, coll. « Archives du féminisme », 326 p. Clio, 42, 316-316. <https://doi.org/10.4000/clio.12714>

Praud, J. (1998). La seconde vague féministe et la féminisation du Parti socialiste français et du Parti québécois. Politique et Sociétés, 17(1-2), 71-90. <https://doi.org/10.7202/040100ar>

Rasera, F., & Renahy, N. (2013). Virilités : Au-delà du populaire: Travail, genre et sociétés, n° 29(1), 169-173. <https://doi.org/10.3917/tgs.029.0169>

Rault, W. (2016). Les attitudes « gayfriendly » en France : Entre appartenances sociales, trajectoires familiales et biographies sexuelles. Actes de la recherche en sciences sociales, n°213(3), 38-65. <https://doi.org/10.3917/arss.213.0038>

Riot-Sarcey, M. (2003). Les effets de la Révolution ou le devenir des promesses révolutionnaires. In É. Morin-Rotureau, Combats de femmes 1789-1799 (p. 178-199). Autrement.

Rivoal, H., Bretin, H., & Vuattoux, A. (2020). Introduction. Travail et masculinités : Quelles transformations ? Cahiers du Genre, 67(2), 5-24. <https://doi.org/10.3917/cdge.067.0005>

Rochefort, C. (1970). La politique c'est la vie même. Le Torchon brûle, 0(1), 22-23.

Soubise, V. (2023). Manuel Cervera-Marzal, Le Populisme de gauche. Sociologie de la France insoumise : Paris, Éd. La Découverte, coll. Sciences humaines, 2021, 392 pages. Questions de communication, 43, 392-396. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32029>

Thiers-Vidal, L. (2010). De « l'ennemi principal » aux principaux ennemis : Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination. L'Harmattan.

Vuattoux, A. (2013). Penser les masculinités. Les Cahiers Dynamiques, 58(1), 84-88. <https://doi.org/10.3917/lcd.058.0084>

Yon, K. (2005). Modes de sociabilité et entretien de l'habitus militant : Militer en bandes à l'AJS-OCI. Politix, n° 70(2), 137-167. <https://doi.org/10.3917/pox.070.0137>

Apports méthodologiques

Audouard, J. (2016). Sylvain MARESCA et Michaël MEYER (2013), Précis de photographie à l'usage des sociologues : Rennes, Presses universitaires de Rennes. Communication, vol. 34/1. <https://doi.org/10.4000/communication.6940>

Beaud, S., & Weber, F. (2003). Guide de l'enquête de terrain : Produire et analyser des données ethnographiques (Nouv. ed). Ed. Découverte.

Chapoulie, J.-M. (2000). Le travail de terrain, l'observation des actions et des interactions, et la sociologie. Sociétés contemporaines, 40(1), 5-27. <https://doi.org/10.3406/socco.2000.1811>

Chaudet, B., & Péribois, C. (2014). Une enquête géo-photographique participative pour interroger les modes d'habiter des seniors tourangeaux : Une proposition méthodologique. Norois, 232, 23-34. <https://doi.org/10.4000/norois.5147>

Chauvin, S., & Jounin, N. (2012). 7 – L'observation directe. In L'enquête sociologique (p. 143-165). Presses Universitaires de France; Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/puf.paug.2012.01.0143>

Darmon, M. (2005). Le psychiatre, la sociologue et la boulangère : Analyse d'un refus de terrain. Genèses, no 58(1), 98-112. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/gen.058.0098>

Greco, L. (2010). Dispositifs de catégorisation et construction du lien social : L'entrée dans une association homoparentale. Genre, sexualité et société, 4. <https://doi.org/10.4000/gss.1649>

Hommel, É. (2013). Sylvain Maresca, Michaël Meyer, Précis de photographie à l'usage des sociologues. Lectures. <https://doi.org/10.4000/lectures.13296>

Maresca, S., & Meyer, M. (2013a). La perturbation par les images. In Précis de photographie à l'usage des sociologues (p. 37-39). Presses universitaires de Rennes.

Maresca, S., & Meyer, M. (2013b). Précis de photographie à l'usage des sociologues. Presses universitaires de Rennes.

Meyer, M., & Papinot, C. (2017). Le travail des images dans la démarche de recherche. Analyse réflexive et compréhension de l'objet. Images du travail, travail des images, 3. <https://doi.org/10.4000/itti.1053>

Paugam, S. (2012). Conclusion : La réflexivité du sociologue. In L'enquête sociologique (p. 441-445). Presses Universitaires de France; Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/puf.paug.2012.01.0441>

Peretz, H. (2004). IV. La rédaction des notes d'observation. In Les méthodes en sociologie (p. 77-92). La Découverte; Cairn.info. <https://shs.cairn.info/les-methodes-en-sociologie--9782707142627-page-77?lang=fr>

Rissoan, O. (2004). Une méthode de traitement sociologique de données filmées. Bulletin of Sociological Methodology/Bulletin de Méthodologie Sociologique, 82(1), 27-41. <https://doi.org/10.1177/075910630408200104>

Sitographie

Groupe thématique égalité femmes-hommes. (2024a, octobre 19). *Rassemblement contre les violences sexistes et sexuelles* [Billet]. actionpopulaire.fr. <https://actionpopulaire.fr/evenements/939ba7d4-4e63-4012-822a-ee9450ac97ce/>

Groupe thématique égalité femmes-hommes. (2024b, novembre 23). *Manifestation à l'occasion de la Journée internationale de lutte contre les violences faites aux femmes*. Action Populaire. <https://actionpopulaire.fr/evenements/a77139c6-0490-45fe-a426-56c25f743228/>

Groupe thématique égalité femmes-hommes. (2025, mars 8). *Manifestation 8 mars 2025 : Grève féministe !* Action Populaire. <https://actionpopulaire.fr/evenements/0fcd57aa-9005-4f21-8d11-9afcd20feced/>

Institut La Boétie. (2025, mars 1). *Colloque « Mobilisations féministes contre l'extrême droite ».* Action Populaire. <https://actionpopulaire.fr/evenements/ffc1a6f6-f3ae-4626-946b-d918827f47d9/>

Jeunes Insoumis.e.s. (2025a, mars). *Réunion*. Action Populaire.

Jeunes Insoumis.e.s. (2025b, avril). *Réunion*. Action Populaire.

Jeunes Insoumis.e.s. (2025c, avril). *Réunion*. Action Populaire.

Jeunes Insoumis.e.s. (2025d, juin). *Réunion*. Action Populaire.

Jeunes Insoumis.es d'Ile-de-France. (2025, mars 5). *Formation : Féministe intersectionnel.* Action Populaire. <https://actionpopulaire.fr/evenements/939ba7d4-4e63-4012-822a-ee9450ac97ce/>

La France Insoumise. (2017). *Les Principes de La France Insoumise*. lafranceinsoumise.fr. <https://lafranceinsoumise.fr/principes/>

La France Insoumise. (2018, décembre 10). *Comité de suivi contre les violences sexistes et sexuelles*. lafranceinsoumise.fr. <https://lafranceinsoumise.fr/contacter-le-pole-de-vigilance-et-decoute/>

La France Insoumise. (2022). *Le Programme*. programme.lafranceinsoumise.fr. <https://programme.lafranceinsoumise.fr/programme/livre/>

La France Insoumise. (2024, mars 5). *Grève féministe : Le 8 mars on s'arrête toutes*. lafranceinsoumise.fr. <https://lafranceinsoumise.fr/2024/03/05/greve-feminsite-le-8-mars-on-sarrete-toutes/>

La France Insoumise. (2025a, mars 22). *Manifestation contre le racisme et l'extrême droite*. Action Populaire. <https://actionpopulaire.fr/evenements/4339102f-6d44-454e-83cd-8a17a5a652a3/>

La France Insoumise. (2025b, avril 29). *Pour une Europe de la paix et de la vie digne : Conférence des eurodéputés insoumis.e.s*. Action Populaire. <https://actionpopulaire.fr/evenements/0a525efd-c463-4446-a92a-c479c6f33b16/>

La France Insoumise. (2025c, mai 1). *Manifestation du 1er mai 2025*. Action Populaire.
<https://actionpopulaire.fr/evenements/1214373e-7932-4222-b8c5-2c286e0a9971/>

La France Insoumise à l'Assemblée. (2024, octobre 8). *Déclaration du groupe parlementaire La France Insoumise—NFP* [Tweet]. X.com.
<https://x.com/FiAssemblee/status/1843742664086396932>

La France Insoumise, & Jeunes Insoumis.e.s de Tolbiac - Paris 13. (2025, mars 19).
Rassemblement : Stop au génocide à Gaza, cessez-le feu immédiat [Billet]. Telegram.
https://t.me/Mobilisations_Paris_LFi/496

Young Struggle, L. F. I. (2025, février 22). *Manifestation No Pasaran, contre le fascisme*. Action Populaire. <https://actionpopulaire.fr/recherche/>

Annexes

Annexe n°1 – Le guide d’entretien version 1

Présentation : Travail sur les évolutions des masculinités au sein des militants de gauche LFI dans le milieu militant

Question d’amorce : Qu’est-ce que tu as pensé de l’affaire Hugo Prévost (avec rappel des faits si nécessaire) par rapport à la ligne que LFI a communiquée sur les faits dénoncés ? (Support visuel)

La question des agressions sexuelles

- Actions et décisions prises lors de contexte d’agressions entre militant.e.s (pour des cas moins médiatisés, actions faites et opinions sur la bonne conduite à avoir)
- Point de vue sur la position masculine dans ce cas et plus largement dans l’organisation du militantisme insoumis (rapport à la position dominante ou non dans une mobilisation, dans les prises de parole et l’occupation de l’espace public)
- Expériences et réception personnelle de ces faits (souffrance, identification, appréhension, etc...)

Réajustements dans la présentation de son genre

- Sentiments ressentis avec les autres hommes et par rapport à soi (changement dans les relations interpersonnelles, rapports aux codes masculins)
- La place des idéaux politiques et la manière de s’éduquer (connaissance, relation au politique et au militantisme, connaissance du féminisme)
- Leur articulation dans la vie quotidienne information sur le militantisme, ta manière de l’exprimer (charge mentale, faire attention aux femmes autour de toi, en manifestation notamment, se dire féministe)
- Ajustements de genre en fonction du contexte social (particularités mises en avant dans l’espace militant, besoin d’exemple)

- Perception de l'humour en relation avec la virilité et la masculinité traditionnelle (hérgémonique, réception et production d'un certain type d'humour)

Un processus de déconstruction

- Connaissance de la notion de déconstruction et perception de cette notion dans l'espace militant
- Connaissance de la masculinité pour induire une déconstruction (sexualité, orientation sexuelle, valorisation, viril, rapport au corps)
- Quelles influences et représentations dans ce processus ? (Exemple concrets)
- Comment tu essayes de montrer que tu veux changer ton rapport à la virilité/masculinité ? (actions faites pour signifier une connaissance du sujet avec l'entourage dans un contexte de manifestation publique, adoption d'élément vestimentaires)

Profil socio-démographique

- Genre
- Age
- Profession (CSP)
- Diplôme (niveau d'études)
- Famille (frères/sœurs/parents)
- Profession des parents
- Orientation politique
- Durée de l'engagement au sein de LFI
- Origine géographique
- Logement actuel
- Situation maritale (peut être anecdotique)
 - Si oui : durée du mariage/du couple

Annexe n°2 – Le guide d’entretien version 2

Présentation : Travail sur les évolutions des masculinités au sein des militants de gauche LFI dans le milieu militant

Question d’amorce : Est-ce que tu es allé à la manifestation du 8 mars ? Pourquoi ?

La question des agressions sexuelles

- Actions et décisions prises lors de contexte d’agressions entre militant.e.s (pour des cas moins médiatisés, actions faites et opinions sur la bonne conduite à avoir)
- Point de vue sur la position masculine dans ce cas, expériences et réception personnelle de ces faits (souffrance, identification, appréhension, etc...)
- Connaissance des outils mis en place par LFI de signalement des VSS (dont le comité de violences sexistes et sexuelles)
- Plus largement dans l’organisation du militantisme insoumis (rapport à la position dominante ou non dans une mobilisation, dans les prises de parole et l’occupation de l’espace public)

Réajustements dans la présentation de son genre

- Sentiments ressentis avec les autres hommes et par rapport à soi (changement dans les relations interpersonnelles, rapports aux codes masculins)
- Idéaux politiques et leur place dans ta vie (connaissance, relation au politique et au militantisme, connaissance du féminisme)
- Leur articulation dans la vie quotidienne : information sur le militantisme, ta manière de l’exprimer, la manière de s’éduquer (charge mentale, faire attention aux femmes autour de toi, en manifestation notamment, se dire féministe)
- Ajustements de genre en fonction du contexte social (particularités mises en avant dans l’espace militant, besoin d’exemple)
- Perception de l’humour en relation avec la virilité et la masculinité traditionnelle (hédonique, réception et production d’un certain type d’humour)

Le rapport de soi à la masculinité

- Quelles influences et représentations dans ce processus ? (Manière dont ils discutent le genre, leurs propres de genre)

- Comment tu montrerais que tu penses changer ton rapport à la virilité/masculinité ?
(Actions faites pour signifier une connaissance du sujet avec l'entourage dans un contexte de manifestation publique, adoption d'élément vestimentaires)

Profil socio-démographique

- Genre
- Age
- Profession (CSP)
- Diplôme (niveau d'études)
- Famille (frères/sœurs/parents)
- Profession des parents
- Orientation politique
- Durée de l'engagement au sein de LFI
- Origine géographique
- Logement actuel
- Situation maritale (peut être anecdotique)
 - Si oui : durée du mariage/du couple

Annexe n°3 – Le guide d’observation systématisé

1. La mise en scène principale de la situation

- Nombre de personnes présentes
- La répartition entre hommes et femmes
- L’âge général
- Les affiches des évènement (prise de vue)

2. Les infrastructures à disposition

- L’endroit choisi pour l’évènement
- Les dispositifs mis en place
- Infrastructures et outil mobilisés
- L’investissement organisationnel

3. Le plan général des interactions qui se jouent dans l’observation

- Les différentes personnalités des interactions principales
- Les différentes prises de parole : répartitions de genre, d’âge, d’orientation principale et idéaux défendus
- Les personnalités du parti présentes
- La manière dont ces personnes sont accueillies par l’audience

4. Affinage du regard sur le plan microsociologique

- Nombre de groupes d’interconnaissance
- Structuration des groupes en fonction du genre et de l’âge
- Les réactions et attitudes pendant les évènements

5. Les hommes dans l'espace social

- Le nombre de jeunes hommes
- Leurs éléments de parure, vêtement
- Leurs comportements généraux, leurs prises de parole, la manière dont ils ont de se manifester et de prendre part au moment
- La structuration de leur regard, ce qui capte leur attention

Annexe n°4 – Le protocole de prise de vue

Appareil photo Pentax K-R Dummy violet (12,3cmx14cmx9,5cm) et iPhone XR noir

- Observation participante.
- Lors de moments manifestations sur la place de la République, lieu central dans la protestation de rue à Paris.

Prise de vue en braconnage pour avoir une forme d'authenticité et de naturel chez les personnes prises en photos

- Repérer les différentes formes de présentation de soi qui diffèrent des conceptions sociales de la masculinité hégémonique.
- Essayer de centrer la prise de vue sur les éléments précis observés afin d'avoir des photos qui montrent clairement le phénomène perçu.
- Eléments pris en photo à diviser en trois catégories :
 - La parure (ajout d'accessoires dans le style vestimentaire).

Est-ce qu'il porte des accessoires ? Est-ce que ça se remarque dans un groupe ? Est-ce que ça montre une forme d'opposition ou de contradiction face aux attentes sociales ?

- La signalétique portée : messages écrits et qui les portent (drapeaux, pancartes)

Quels sont les messages qui sont transmis ? Y a-t-il un rapport avec le féminisme ? Qui porte la signalétique ? Est-il possible de capturer l'attitude que la personne a en relation avec ce qu'elle porte ?

- Vêtements (chaussures, vestes notamment)

Est-ce que ces vêtements sont conventionnels ? Quel type de classe sociale laissent-ils paraître ? Comment ils mettent en valeur une partie de cette personne ? Quelle partie ?

Annexe n°5 – Robert : sur le vêtement et la discussion

CONSTANCE : Ok et comment tu montrerais que tu penses changer ton rapport à la masculinité et à la vérité ? Par tes vêtements, tes actions ?

ROBERT : Euh... Ouais, mes actions, mes actions et mes vêtements parfois. Parce qu'en vrai, je reviens sur ce que j'ai dit tout à l'heure, aussi montrer que tu peux mettre des paillettes ou quoi ça peut être cool parfois. Surtout que, pendant longtemps, je faisais de la boxe et tout, je faisais des sports de combat et là je continue, je vais à la salle, genre je fais des trucs un peu qui sont vus comme étant des trucs classiques de virilité, tu vois. Mais du coup, si en soirée des gens que je côtoie dans ces milieux-là me voient mettre des paillettes ou quoi, je me dis : « ah oui, en vrai, pour ces personnes-là, peut-être ça peut avoir un peu un impact ». Après, je me leurre pas, je pense vraiment pas que ça ce soit ce soit exceptionnel. Puis j'ai tendance à penser que l'aspect esthétique c'est la partie la plus facilement mangée par le système patriarcal quoi. Ça peut très facilement devenir juste un truc de vente, enfin un truc de réappropriation par le capitalisme des luttes, quelles qu'elles soient. Mais du coup oui, en vrai, de manière plus profonde, c'est vraiment le discours, la manière d'être qui compte et les discussions que j'aurai avec les gens. Je pense que, bon, ça fait quand même un peu un bail que j'ai pas eu de vraies discussions avec des personnes qui ne se sont pas du tout renseignées là-dessus, parce que quand je suis arrivé à LFI, et que j'ai été confronté à des personnes qui étaient beaucoup plus âgées et notamment des meufs et qui disaient des dingueries notamment sur la question Quatennens, j'ai eu des discussions avec elles. Mais en fait, très très vite, elle m'a dit « ah non mais vous la jeunesse », et puis en fait là quand il y a un joker qui est mis comme ça. Et qu'en fait t'essayes d'avoir vraiment un discours construit, t'es dans un échange avec la personne et que la personne te sort son argument d'autorité de « non mais tu verras t'auras vécu comme moi moi j'ai 70 ans vos petites querelles d'enfants », bon bah c'est fini. Donc ça a les limites aussi, tu vois ? Il y a les limites de ce que je dis du discours et de ma manière d'être. Mais je vois bien que sur certaines personnes c'est peu utile. Donc voilà c'est une tentative. Et en vrai tout ça c'est des tentatives, j'ai pas de réponse. Si j'avais une réponse ce serait cool.

CONSTANCE : Et tu dirais quoi par ta manière d'être ?

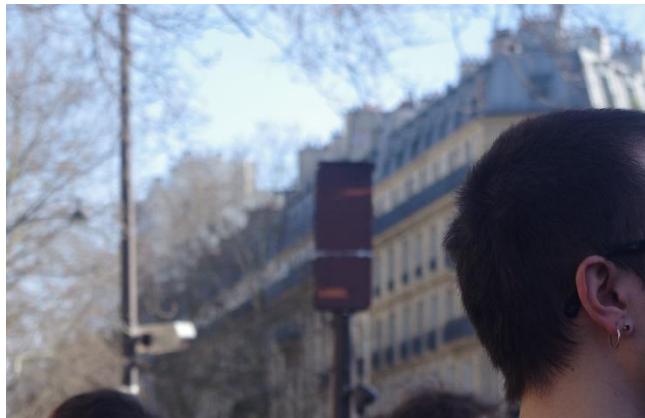
ROBERT : Ma manière d'être ? C'est ce que je disais sur le fait de pas trop prendre de place, d'essayer d'être à l'écoute, et du coup je pense que ça se ressent, j'imagine. Je pense que ça permet de parler avec des gens avec qui tu parlerais pas en temps normal, parce qu'ils seraient

rebutés par un comportement masculin bas du front classique. Quand bien même ce seraient des personnes anti-féministes, tu vois, parce qu'il y a beaucoup de personnes plus âgées anti-féministes mais qui sont quand même, tu sais, basiquement féministes matérialistes sur des trucs. Genre « ah moi je me laisse pas faire par les mecs et tout », donc tu peux les rejoindre sur des points, tu pourrais détricoter un truc à partir de là. Ça va être difficile, mais tu peux trouver un point de départ d'une discussion. Et tout mais du coup le fait que je suis un peu moins sur des clichés dans ma manière d'être, même si en vrai dans les personnes jeunes à LFI que j'ai côtoyé voilà je veux dire - je suis vraiment le blueprint du truc - j'ai l'impression que beaucoup de gens sont comme ça. Beaucoup de gens sont genre à se questionner, un peu de la même manière et tout, même si on a tous nos parcours. Mais je me dis oui peut-être, je sais plus je sais plus ce que je disais en fait désolé.

CONSTANCE : Peut-être que ta manière d'être peut ouvrir...

ROBERT : Ah oui. Que ma manière d'être peut permettre de discuter avec des gens, même des gens avec qui je serai en désaccord. Je crois, enfin, c'est arrivé quelques fois, donc je pense que ça doit être par rapport à ça. Après je demande pas aux gens pourquoi, on se parle mais j'imagine que ça doit jouer du coup.

Annexe n°6 – Parure



08.03.2025 Bijoux



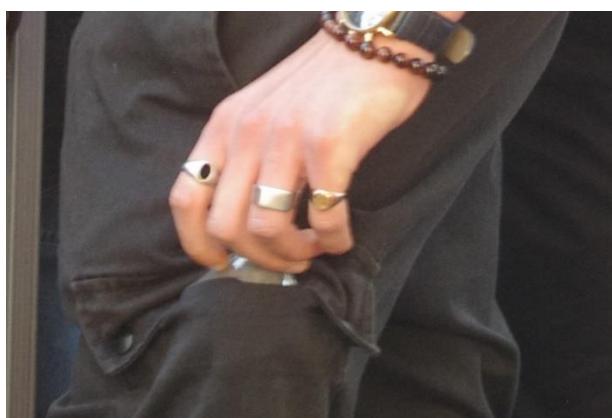
22.02.2025 Bagues 1



08.03.2025 Paillettes



22.02.2025 Bagues 2



08.03.2025 Bagues

Annexe n°7 – Vêtements



08.03.2025 Vêtement



22.03.2025 Vêtement 1



22.03.2025 Vêtement 2

Annexe n°8 – Signalétique portée et ambiance



08.03.2025 Signalétique 1



08.03.2025 Signalétique 2



22.03.2025 Signalétique 1



22.03.2025 Signalétique 2



22.02.2025 Paris Antifa



22.03.2025 Ambiance



08.03.2025 Point fixe

Annexe n°9 – Georges et ses relations amoureuses

GEORGES : Voilà. Forcément, je pense que tu changes en fonction des gens que tu côtoies. Comme je disais tout à l'heure, je suis plus attiré aujourd'hui, que ce soit en amour, en amitié, ou au niveau du taf, par des gens qui vont être engagés, qui ont des combats à mener, qui pensent un peu comme moi, qui font évoluer ta pensée et avec qui tu peux discuter et faire un peu évoluer la leur aussi. Effectivement, dans le milieu militant, c'est assez fou, les gens de ce type-là, donc ça t'amène plus à changer que dans d'autres milieux.

CONSTANCE : Et, j'ai pas du tout abordé ça, mais j'aurai dû, par rapport aux relations amoureuses. Est-ce qu'il y a des moments où t'as dû opérer des changements par rapport à ça ? Je sais pas, si t'es avec quelqu'un qui est politisé, et du coup, tu dois un peu te réajuster, te renseigner sur certains trucs ?

GEORGES : Ouais. Après, je pense que je pars d'un bon sentiment, de toute façon, enfin... Je sais que ma mère a toujours été là, pour les questions sexuelles notamment, et en amour, de me demander régulièrement si j'étais pas violent avec les femmes notamment, si j'étais quelqu'un de doux, ce que j'essaye toujours d'être. Je sais qu'aujourd'hui, je demande le consentement régulièrement, et c'est quelque chose qui m'importe beaucoup. Et en amour, plus largement, je sais pas, en amour, t'as envie que la personne se sente trop bien, t'as envie le bonheur de la personne, donc ça, je vois pas pourquoi ça aurait changé, pour le coup.

CONSTANCE : Mais parce qu'en gros, je voulais savoir s'il y avait, par rapport à ton genre, est-ce que t'as procédé à des ajustements aussi, euh, avec les personnes qui étaient en couple ? Parce que tu disais que t'avais eu pas mal de relations longues, c'est ça ?

GEORGES : Ouais. Bah je crois que j'ai toujours été plus politisé que les gens à qui je suis sorti. Donc c'est plutôt moi qui opérais certains changements, euh, rarement dans l'autre cas.